Jacques Mesnil

« Le Mouvement anarchiste »

Xf 37

Bibliothèque de la Maison du Peuple
Lausanne
Cote Soc. Mesnil. Le

EXTRAIT DU RÈG

1. La bibliothèque est ouv
aux membres de la M
possesseurs d'une carte.
2. Une carte donne droit à
le second n'est pas un r
3. La durée du prêt est de
amende de 20 ct. par se
de semaine de retard e
la restitution du livre.
4. Tout changement de dom
médiatement signalé à l
5. Si vous ou une personne
rage êtes atteint d'une
gieuse, signalez le cas à
6. Si vous perdez ou détério
êtes tenu d'en rembourse
d'emprunter un livre, a
est en bon

Soc
anarchisme

Numéro 9.

BIBLIOTHEQUE DES « TEMPS NOUVEAUX »

LE

Mouvement Anarchiste

PAR

JACQUES MESNIL.

Année 1897

ADMINISTRATION
51, rue des Eperonniers, (Centre).
BRUXELLES

Xf 37

Numéro 9.

BIBLIOTHEQUE DES „ TEMPS NOUVEAUX „

LE

Mouvement Anarchiste

PAR

JACQUES MESNIL.

C.I.R.A.
1019

Année 1897

8676

ADMINISTRATION

51.rue des Eperonniers, (Centre).

BRUXELLES

87.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La présente étude est le développement d'un article publié dans « LA SOCIÉTÉ NOUVELLE » *en mars et avril 1895, à propos du livre* « L'ANARCHIE ET LES ANARCHISTES » *d'un certain Sernicoli, policier italien. Ce livre, qui renfermait sous leur forme la plus dense toutes les inepties que les bourgeois ont coutume de débiter touchant ces matières, me servit de prétexte à exposer les principales idées anarchistes et à rencontrer quelques unes des objections qu'on leur oppose.*

Désireux de traiter plus complètement et plus méthodiquement le sujet, non plus au hasard d'une réfutation mais sous une forme logiquement développée, je dus modifier entièrement le plan de mon travail, si bien que seul le premier chapitre rappelle encore directement le texte primitif.

Dans son état actuel cette étude a déjà été publiée en traduction flamande dans la revue « VAN NU EN STRAKS », *2me série, 1re année (1896). Nos 3, 4, 5-6.*

Le Mouvement anarchiste

I. LES TENDANCES

Les attaques dirigées contre les anarchistes trahissent généralement la mauvaise foi ou l'ignorance : ne pouvant se dégager par la pensée des formes politiques régnantes, ceux qui les formulent associent nécessairement l'idée d'opinions sociales analogues exprimées par un certain nombre d'hommes, à l'idée de parti : aussi parlent-ils d'un parti anarchiste ayant des chefs et un programme. Ce programme ils le composent en prenant de ci de là en des écrits anarchistes des passages concernant les questions économiques — les seules qui les intéressent — et les aspects possibles d'un monde anarchiste. Quant à remonter aux idées primordiales qui ont donné l'élan au mouvement anarchiste, à tâcher de saisir sa signification philosophique, ils n'y songent point, ils n'y pourraient même pas songer, car au-delà des réalités matérielles de la vie, au-delà de la recherche du pain de chaque jour et du

pläisir de chaque soir, il n'existe rien pour eux ! Ne nous lassons point de le répéter : si les socialistes ont donné au côté économique des réformes sociales une telle prépondérance qu'il semble que là seulement gise à leurs yeux la cause du malaise actuel, les anarchistes au contraire s'adressent à l'homme tout entier; car la pensée humaine tend aujourd'hui à changer de direction, toutes les anciennes conceptions morales sont minées de fond en comble, la vie même va prendre un sens nouveau. L'existence de la plupart des hommes de notre époque manque de direction suivie, elle est hasardeuse et vaine : ils vivent au jour le jour, tâchent de se distraire, de tuer le temps, et recherchent le bonheur. Or rechercher le bonheur en soi est un non-sens, puisque le bonheur n'est que la conscience d'un rapport, de l'harmonie entre notre être intime et la nature, nos idées et nos actions.

Pour les adeptes sincères des religions mourantes, les problèmes vitaux demeurent clairs et nos institutions sociales ont un sens net; mais ceux dont la croyance au Dieu chrétien persiste, solide encore, deviennent de plus en plus rares : la foule n'a plus que des croyances vagues, sans lien ; elle ressasse les maximes d'une morale surannée et pour elle sans fondement ; elle obéit à des lois dont elle ne saisit plus la pensée directrice. Elle ne continue à se mouvoir dans la même voie que par force d'inertie et par ignorance aussi de la voie nouvelle; mais elle ressent au fond douloureusement l'inutilité de ce mouvement qui ne répond plus en elle à rien de vivant.

L'homme primitif était réaliste : vis-à-vis du monde extérieur il se comportait comme un enfant (1). Il croyait à la puissance des choses, parce qu'elles lui opposaient une résistance. Tout mouvement était pour lui la manifestation d'une vie, d'une volonté, car il interprétait les phénomènes subjectivement, selon le criterium que lui fournissait le sentiment de sa propre activité. Les forces naturelles étaient à ses yeux les attributs d'êtres d'une puissance prodigieuse dont les intentions lui restaient incompréhensibles. Sa sujétion dérivait de cette double faiblesse : faiblesse physique jointe à une faiblesse intellectuelle qui ne lui permettait pas de reconnaître les causes des phénomènes. Aussi ses semblables s'imposaient-ils à lui par deux ordres de qualités : les uns par leur vigueur corporelle qui les faisait résister davantage aux intempéries, aux maladies, aux fatigues ; les autres par leur intelligence qui pénétrait au-dessous de la surface des choses et les mettait à même de prévoir les évènements dont l'apparition, mystérieuse et terrifiante pour la foule, les laissait calmes, maîtres d'eux-mêmes et par suite maîtres de tous ceux que frappait l'épouvante. Là est la source de la domination exercée chez les

(1) C'est l'idée de Stirner, *Der Einzige und sein Eigentum*, pp. 17 e ss., 24 et ss. de l'édition Ph. Reclam.

peuples anciens par les guerriers et les prêtres: ces deux castes devaient nécessairement tendre à se rapprocher afin de consolider mutuellement leur pouvoir. Les bases de leur entente étaient si solides qu'elle a toujours subsisté en s'adaptant aux formes sociales nouvelles.

Croire que des volontés extérieures exercent sur la destinée des mortels une influence souveraine et que certains ont le pouvoir de communiquer avec elles, de les comprendre, de les apaiser, c'est admettre le principe même des distinctions natives entre les hommes, de la formation de classes bien distinctes. Dès lors l'ordre social est un ordre surnaturel : l'on méconnait cette similitude de structure, cette communication organique qui existe entre tous les hommes, et dont seulement aujourd'hui nous avons pris pleine conscience.La tendance naturelle, spontanée de l'individu à se développer intégralement n'a jamais été reconnue légitime par aucune religion, par aucun gouvernement : si la compression de cette tendance n'avait pas été considérée comme une vertu, toute tyrannie eût été impossible.

L'Eglise chrétienne ne supprima l'esclavage que sous sa forme matérielle, brutale. Le développement complet de la personnalité qui chez les païens était, pour la minorité, possible fut absolument condamné par elle. Elle admit une vérité éternelle, objective dont l'homme ne pouvait avoir l'intuition directe : de là la

nécessité d'interprètes de cette vérité, les prêtres, doués de la grâce. Aussi l'Eglise considéra-t-elle l'obéissance — laquelle entraînait conséquemment la hiérarchie — comme inhérente à l'homme et dérivant de la volonté divine (1). Aux misérables, aux affamés, aux malades, à tous ceux à qui l'existence terrestre n'apportait que des souffrances, elle promit la récompense d'une vie future où les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers ; elle faussa le sens des paroles du Christ; elle prêcha au peuple « mon royaume n'est pas de ce monde », et la vie de ses servants prouva surabondamment qu'ils voulaient eux un royaume dans ce monde ci ; elle le promettait aux infortunés dans le ciel cet illusoire royaume de Dieu où justice serait faite, reconnaissant implicitement par là que la justice ne régnait pas sur la terre, et cependant le Christ avait dit : « Le règne de Dieu est au milieu de vous ».

La Réforme fit un effort vigoureux pour affranchir, sinon les hommes, du moins la pensée humaine ; mais elle laissa subsister la cause première de son asservissement ; le Christ demeura pour elle le fils de Dieu, la Bible le livre de la Sagesse éternelle : chacun, il est vrai, pouvait l'interpréter librement : néanmoins l'esprit humain restait emprisonné par cet immuable texte.

(1) Cf. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Pars 2da 2dæ Quæst. CIV.

Il faut arriver jusqu'à notre siècle pour voir la philosophie détruire définitivement le vieil absolu, montrer que le monde est notre représentation, et que s'il existe une volonté épandue dans l'Univers elle se trouve également en nous, et c'est en nous seul que nous pouvons la reconnaître et la comprendre. Dès lors que devient le principe d'autorité ? Sur quoi repose-t-il ? Il ne peut plus être question de « maintenir l'ordre », puisque cet ordre n'est plus révélé à quelques-uns, mais peut être compris par tous. Or une vérité accessible à l'esprit humain n'a pas besoin de la violence pour s'imposer. On n'a jamais employé de gendarmes pour obliger les gens à croire que la terre tourne, mais on en a employé pour les empêcher de le croire. Les anarchistes donc disent à l'homme : si tu veux savoir en quoi consiste la vie, regarde en toi-même et autour de toi : ne lève pas les yeux au ciel, abaisse les vers la terre, toute fourmillante d'êtres qui vivent, comme toi et dont l'organisme a tant de similitude avec le tien ; aide-toi de la science, et les lois que tu auras reconnues ainsi, tu les observeras spontanément ; on n'aura plus besoin de te prêcher que tous les hommes sont frères, tu auras vite observé que les différences qui les distinguent les uns des autres sont bien minimes en comparaison du fond qui leur est commun à tous, et qu'ils ne peuvent se mouvoir dans un même milieu sans s'entr'aider, sans échanger perpétuellement leurs idées.

C'est du monisme !

La négation de l'autorité entraîne le renversement de toute la morale régnante. Qui prétendra désormais tracer une limite nette entre le bien et le mal ? Jadis on pouvait le tenter : il y avait une loi divine. Le Bien et le Mal étaient deux principes adverses — Dieu et le Diable — qui se disputaient les âmes. A présent ce ne sont plus que des aspects particuliers que revêtent à nos yeux les actions humaines, aspects variant avec la façon de sentir de chacun de nous. Il est probable que le concept de bien et de mal disparaîtra totalement : l'individu s'efforcera de développer harmoniquement toutes ses facultés ; il sera guidé dans ses actions par son *rythme intime* — j'emploie cette expression, aujourd'hui en vogue, à défaut d'une autre plus précise — ; il recherchera ce qui sera conforme à ce rythme, évitera ce qui sera en désaccord avec lui. Il réconciliera sans doute ainsi le Bien, le Beau et le Vrai qui à notre époque sont souvent ennemis ; il les confondra en un concept unique plus large, plus général.

Avec l'idée du Bien sombre l'idée du Devoir, et c'est la suprême délivrance de l'individu. Plus d'obligation imposée sans motif compréhensible ! Plus de contrainte qui paralyse tout libre effort et n'apporte que le dégoût et la révolte ! On cessera de dire aux malheureux astreints à des travaux éreintants et mal rétribués : « Résignez-vous ! supportez sans murmure le sort qui vous a fait naître dans une

situation peu fortunée ; vous aurez *la joie austère du devoir accompli !* » On cessera de répondre aux enfants qui demandent : « Pourquoi faut-il travailler ? » — « Parce que c'est un devoir », et s'ils insistent, leurs âmes simples ne comprenant pas, « parce qu'il faut gagner sa vie ! » Il faut gagner sa vie !, c'est là en effet la seule réponse sensée que puisse faire l'homme qui accepte l'ordre social actuel : Alors, si vous n'aviez pas cette nécessité pressante de gagner votre vie, vous ne travailleriez pas ? — Nous anarchistes, nous disons : le travail est l'expression naturelle de l'activité de l'homme ; l'homme sain éprouve le besoin et ressent le plaisir de se mouvoir, de mettre en jeu tous ses organes, de déployer ses forces psychiques et corporelles ; cela est si vrai que dans notre société, ceux qui sont oisifs de par leur situation de fortune, se sont créé des occupations factices, ont inventé ce que l'on appelle communément le Plaisir, qui n'est qu'un système complexe d'artifices destinés à les défendre de l'ennui d'une existence vide.

Voyez les conséquences de ceci. Le travail était un devoir, une obligation, donc quelque chose de pénible : l'homme y avait été condamné pour expier le péché originel. L'homme travaillait contre le vœu intime de son être, et on le récompensait d'avoir fait cet effort douloureux. Cette récompense lui appartenait en propre : il fallait empêcher celui qui n'avait pas travaillé de s'en emparer. Ainsi se justifiaient l'idée de propriété et l'emploi de la force pour garantir cette propriété. — Pour les anarchistes le travail est naturel à l'homme et ils veulent laisser à l'homme le libre choix de son travail : donc plus de raison de le récompenser, plus de propriété, plus de violence. Chacun ayant des besoins, ce sont ces besoins qui règleront la consommation : et il me semble qu'il est beaucoup plus facile de déterminer les besoins d'un individu que l'équivalent de son travail en argent ! Les besoins étant momentanés et disparaissant aussitôt qu'ils sont satisfaits ne peuvent servir de base à la propriété.

Cette négation de la propriété est l'idée anarchiste qui a le plus vivement requis l'attention. La plupart des gens identifient même abusivement anarchie et communisme. Ce qui les étonne le plus, c'est qu'on leur dénie la propriété pleine et entière du produit de leur travail ; ils disent : « L'objet que nous avons fabriqué de nos propres mains, sans l'aide de personne, ne nous appartient-il pas exclusivement ? » J'irai encore plus loin qu'eux dans cette voie, je prendrai le cas qui semble le plus favorable à leur opinion et je demanderai : « L'idée qui naît dans mon cerveau est-elle à moi seul, ai-je le *droit* d'en revendiquer la *propriété ?* » Je réponds : non ! Car cette idée je n'en ai conscience qu'au moment où elle a pris forme en moi : mais elle s'est développée dans mon cerveau petit à petit, à mon insu ;

elle est la résultante de mille facteurs, des livres que j'ai lus, des conversations auxquelles j'ai été mêlé, de ce que j'ai observé autour de moi, en un mot de toutes les communications que j'ai eues avec les hommes ; certes j'ai une tournure d'esprit particulière, une façon de combiner les éléments de pensée qui a contribué à la genèse de mon idée ; mais cette « tournure d'esprit » qui n'est que l'ensemble des tendances organiques que j'ai apportées en naissant, je l'ai héritée, c'est-à-dire que mes dons naturels à leur tour me rattachent à l'humanité. Je ne vois donc rien qui m'autorise à m'arroger le monopole de mon idée ! Chacun d'ailleurs ne ressent-il pas le besoin de communiquer ses idées à autrui ? Quand on a créé une œuvre n'est-on pas heureux de la montrer à des amis, de reconnaître les sentiments qu'elle éveille en eux ? Quel est l'homme qui goûterait cette joie d'avare : ses idées, les garder à jamais enfermées dans son âme ?

Est-ce à dire que l'on ne puisse rien *posséder*? Nullement ! Ce que nous n'admettons pas c'est que l'on revendique comme un droit immuable la propriété de quoi que ce soit. Ce droit n'a d'autre fondement que le concept de vérité absolue, de volonté divine que j'ai tantôt indiqué. Au sujet de la propriété, il y a la même distinction à faire qu'au sujet de la liberté : vous êtes propriétaires des produits de votre travail en ce sens qu'on ne peut pas vous contraindre à vous en dessaisir ; de même vous êtes libre parce qu'il n'est permis à personne de vous forcer à agir de telle ou de telle manière. En d'autres termes aucune pression extérieure ne doit gêner le développement de l'individu. Considérée au point de vue psychologique, la question change d'aspect : notre œuvre, comme je l'ai montré, se forme par la coopération de tous, elle appartient à tous, chacun en peut tirer profit. Notre liberté, elle est fort relative, puisque nos actions sont déterminées par l'influence de causes extérieures sur notre moi, lequel s'est formé lui-même peu à peu grâce aux modifications apportées par nos sensations à nos tendances héréditaires — puisque nous employons tous les mêmes formes de raisonnement, puisque nous acceptons tous, sans même pouvoir en tenter la critique, la même logique, la même mathématique.

C'est pour n'avoir point fait cette distinction que les partis dits libéraux se trouvent totalement impuissants en face de la crise actuelle et vont jusqu'à la nier. Dès qu'ils eurent supprimé des lois tout ce qui autorisait l'esclavage, dès qu'ils eurent assuré à l'homme la liberté corporelle, ils crurent qu'ils avaient accompli leur tâche : ils jetèrent l'individu dans la société, en lui promettant de le garantir contre les voleurs de grand chemin et les sicaires, et il se trouva au milieu d'une lutte acharnée dans laquelle tous entraient inégalement armés, les uns sûrs de la victoire, les autres pressen-

tant leur inévitable défaite. Cet état de choses est peut-être plus douloureux que l'ancien : car l'individu a conscience maintenant de l'œuvre qu'il pourrait accomplir, si tous ses efforts n'étaient pas dépensés en pure perte. De là de nouvelles révoltes auxquelles le *libéral* ne comprend rien : aussi demeure-t-il dans l'inaction, bousculé par la foule en mouvement autour de lui, risquant chaque jour davantage d'être écrasé.

Je crois avoir indiqué en ces quelques pages les principales tendances du mouvement anarchiste actuel et leurs causes profondes. Les anarchistes ne reconnaissant ni dogmes ni chefs, il est clair que les idées sur lesquelles ils se trouvent être d'accord sont d'autant plus solidement établies qu'elles résultent du travail personnel de chacun d'eux. Disons-le franchement : ces idées n'ont pas encore pour la plupart atteint un développement complet, une expression précise. C'est ce qui rend difficile la tâche de ceux qui attaquent les anarchistes : ils se trouvent en présence de travailleurs sincères, s'efforçant séparément, cherchant une forme sociale en harmonie avec la conception nouvelle de la vie que l'homme s'est assimilée. Que peuvent ils faire sinon ignorer — volontairement ou involontairement — la vraie signification du mouvement anarchiste ?

II. LES OBJECTIONS

—

Si vous êtes amené à émettre en présence de personnes dites éclairées des opinions propres à vous faire soupçonner de sympathie pour les idées anarchistes, il y a gros à parier que, au milieu de l'étonnement et du silence que vos paroles produiront nécessairement, le monsieur le plus grave de l'assemblée vous dise d'une voix sévère : « J'ose espérer que vous n'excusez pas les actes criminels de ces fous dangereux qui lancent au hasard dans la foule des engins destructeurs et font périr des innocents ? » Vous lui répondrez sans doute tout naturellement : « Je ne les approuve ni ne les condamne. Je tâche de les *comprendre*, je ne les *juge* pas », ce qui fera sursauter votre interlocuteur et achèvera de le convaincre que vous n'avez aucune notion du bien et du mal, que vous manquez totalement de « sens moral ».

Qu'il y ait dans chaque anarchiste l'étoffe d'un dynamitard est une idée si généralement répandue que l'on entend des gens qui veulent réformer la société et se disent parfois encore révolutionnaires, demander aux défenseurs des théories libertaires « s'ils *renient* les propagandistes par le fait ». Une question aussi étrange ne peut émaner que d'hommes à tel point impersonnalisés par la discipline de parti qu'ils ne conçoivent plus que l'action en

masse et ont perdu toute notion de responsabilité individuelle.

Cette opinion de la généralité s'explique sans peine. L'immense majorité des gens ne s'aperçoivent pas de l'évolution des esprits avant qu'un fait matériel, brutal, ne leur en ait révélé l'existence. Une idée se forme, se développe, se discute, inspire des paroles et des livres, gagne de proche en proche : les gens « éclairés » ne se doutent de rien, mangent, boivent et dorment en paix. Un beau jour cette idée pénètre dans des cerveaux dont la réaction est prompte et violente, et brusquement elle éclate au dehors. Aussitôt, panique universelle ! Dans les têtes soudain bouleversées, le plus petit attentat prend des proportions énormes. Chacun croit sa vie menacée. Comment a pu surgir un pareil crime ? D'où sort-t-il ? Que signifie-t-il ? Les gouvernants voient « l'ordre social » en danger et, d'urgence, ils prennent des « mesures d'exception », qui demeurent d'irréfutables témoignages du coup de folie sous l'empire duquel elles ont été conçues : N'est-ce point là l'histoire récente de la « propagande par le fait » ? Les bombes qui éclatèrent il y a quelques années révélèrent aux moins perspicaces que *quelque chose se passait:* elles furent pour eux les signes visibles du mouvement profond des esprits. Cette époque avait sa nécessité historique : elle fit mûrir la situation. Les conflits s'accentuèrent, les gouvernements bourgeois commirent d'irrépa-

rables fautes : la violence même de la lutte leur fit perdre toute prudence et leurs véritables mobiles d'action apparurent en pleine lumière.

Je crois que ceux-là mêmes qui firent se déclarer cette crise ne se rendirent point un compte exact du rôle qu'ils jouaient. Parler de *propagande par le fait* m'a toujours semblé naïf ! On ne tue pas par théorie : mais par une théorie on cherche à motiver intellectuellement son assassinat (1). Or le crime n'est pas du ressort de la raison : c'est un acte passionnel qui a sa source dans les sentiments de l'individu. Et dans le cas qui nous occupe, de quel sentiment s'agit-il, sinon d'un sentiment de révolte contre la société, d'indignation à la vue des injustices dont personne en particulier n'est responsable, mais auxquelles tous participent ? Voilà en vérité ce qui porte d'aucuns à se soustraire aux lois, à combattre par la violence les institutions établies; et ceux que la misère a réduits au désespoir et qui, ayant conscience qu'il leur est impossible d'échapper à leur vie de meurt de faim s'ils ne savent s'avilir et ramper, se disent qu'un simple suicide serait stérile et que « quiconque veut mourir ne doit pas mourir seul », ceux-là aussi

(1) Les nihilistes russes versaient dans la même erreur quand ils s'imaginaient pouvoir décider par raisonnement la mort de quelqu'un et combiner mathématiquement l'homicide. Ils tenaient compte de tout, sauf des mouvements les plus intimes, les plus profonds de leur nature. Si l'on veut savoir ce qu'il en résultait, qu'on lise *Crime et Châtiment* de Dostoïewsky.

se redressent et tuent avec ce geste de colère que Tailhade trouve beau ! Qu'importe sur qui tombe leur coup ? « Je ne frapperai pas un innocent en frappant le premier bourgeois venu », disait Léauthier. Et en effet, non seulement ceux qu'il appelait les bourgeois mais nous tous, n'avons-nous pas notre part de responsabilité — si responsabilité il y a — dans les crimes de la société, en ce sens que nous participons à la vie sociale actuelle et dans ce qu'elle a d'obligatoire, ses lois, et dans ce qu'elle a de facultatif, ses coutumes ?

Eprouver en présence des spectacles révoltants qui s'offrent journellement à nos yeux une indignation si vive qu'elle détermine une réaction matérielle vers le dehors, révèle un un caractère extraordinairement impulsif et juvénile (1). Et en effet la plupart des anarchistes propagandistes sont très jeunes. Ils sont romantiques comme on l'est à cette époque de la vie où l'on s'imagine pouvoir ébranler à soi seul le monde, parce que l'on ressent en soi-même une énergie surabondante et que l'on ignore à quelle invincible force d'inertie l'on ira se heurter. L'imagination joue un grand rôle chez eux. Leurs crimes n'ont plus rien de commun avec les anciens assassinats politiques, lesquels avaient pour but de délivrer la patrie d'un tyran qui concentrait dans ses seules mains toute la puissance. Ils revêtent un caractère symbolique. Certainement Caserio par exemple n'ignorait pas que en tuant Sadi-Carnot, il ne changerait rien à l'ordre social, qu'il ferait périr un bon bourgeois inoffensif et sans pouvoir, que, ce président de république disparu on en nommerait immédiatement un nouveau qui ne vaudrait ni plus ni moins que son prédécesseur et n'aurait pas plus d'autorité que lui. En admettant même que Caserio ait rêvé un instant de déterminer par son action un mouvement général, ce n'était pas un homme du nom de Sadi-Carnot, qu'il ne connaissait pas personnellement et à l'égard duquel il n'éprouvait aucun sentiment de haine, qu'il voulait frapper mais bien le président de la république. Or le président n'est-il pas le ***symbole*** visible de la forme républicaine de gouvernement ? c'est lui qui est chargé de représenter la république dans les fêtes et solennités, de prononcer en son nom les paroles qui lui sont dictées, de s'exhiber revêtu de certains insignes à la foule qui a besoin de se figurer sous une forme tangible les choses abstraites. Donc il est naturel que Caserio, voulant frapper la société et se trouvant en France, ait tué Sadi-Carnot.

L'on arriverait à des conclusions analogues en analysant la plupart des actes que l'on a réunis sous le titre de « propagande par le fait ». L'on en comprendrait ainsi les vrais

(1) Georges Eekhoud a excellement montré la genèse de quelques-uns des attentats anarchistes. Ses nouvelles sont bien plus explicites, plus complètes, plus vivantes que ne pourrait l'être une étude de critique psychologique.

mobiles ; l'on reconnaîtrait qu'ils méritent autant la qualification de « vertueux » que certains crimes politiques célébrés par les historiens bourgeois ou que les violences des « martyrs » chrétiens. Mais bien que la liberté de conscience soit inscrite en tête des constitutions de tous nos Etats, *il n'est pas permis* de raisonner avec calme certains sujets (1) : *il faut* ressentir une sainte indignation pour ces « attentats horribles » qui révèlent chez leurs auteurs une absence complète de sens moral, l'anéantissement de tout sentiment humain, etc., etc. Remarquez que les gens qui parlent ainsi sont précisément ceux qui ne connaissent d'autre livre de morale que le code. Il est en effet superflu de démontrer que quiconque accepte notre ordre social dans ses traits essentiels, considère comme légitimes les fourberies de la haute finance et du commerce, les spéculations, les pots-de-vin, les gros intérêts touchés par des gens qui ne prêtent aux entreprises que leur nom, la fainéantise et le parasitisme de la bureaucratie, la prostitution du journalisme, la discipline brutale et avilissante de l'armée, etc. D'autre part il

(1) La plupart des gouvernements ont donné à cette restriction de la liberté de pensée une consécration légale : le gouvernement français a interdit la publication des débats dans les procès faits aux anarchistes ; le gouvernement italien a établi des commissions spéciales pour lesquelles porter le titre d'*anarchiste* constituait un délit ; le gouvernement allemand dans l'*Umsturz Vorlage* avait proposé de considérer comme punissable toute parole ou écrit propre à « rendre sympathique » (*sic*), un acte de propagande par le fait ; tous du reste élevèrent l'espionnage et la délation à la hauteur de vertus dès qu'elles s'exerçaient au détriment des anarchistes.

n'est pas moins évident que le code est simplement l'expression des intérêts des classes dominantes et n'a que des rapports très lointains avec les conceptions morales. Ce sont là des vérités presque banales : ceux qui les nient, le font par ignorance ou par intérêt.

Or quelle confiance puis-je avoir en l'homme qui n'a d'autre limite à ses actions que celles que lui impose la loi, — ou mieux la sanction matérielle de cette loi, le gendarme qui se cache derrière elle ? Quand je considère en outre que cet homme vit dans une société où son intérêt le plus immédiat le porte à me tromper, je me sens très mal protégé par des textes de lois, qui — en sus de leur inefficacité intrinsèque — sont rédigés le plus souvent de telle manière qu'ils sont susceptibles de plusieurs interprétations.

Je ne puis nouer en toute confiance de relations qu'avec l'homme qui a sa moralité en lui même. Ni la crainte de Dieu, ni les préceptes de la morale ne constituent pour moi de garanties suffisantes : Dieu et la Morale sont des puissances extérieures, ce sont des maîtres et on les trompe. Ce que l'individu s'est assimilé, ce qui fait corps avec lui, ce qui est devenu partie intégrante de sa nature, cela seul est stable, cela seul me permet d'entrer avec lui en association. Si je ne tue pas, ce n'est point parce qu'une autorité divine ou humaine quelconque me l'interdit, c'est parce que je souffre quand je vois ou que j'entends

souffrir non seulement un homme mais même un être vivant quel qu'il soit. Ce faisant, je n'obéis à aucun précepte et ne recours à aucune casuistique : aussi ne suis-je pas de ceux qui envoient à l'échafaud l'anarchiste qui a lancé une bombe dans la foule et proclament un héros l'officier qui fait de sang froid massacrer de malheureux Africains, sous prétexte qu'ils appartiennent à une race inférieure et qu'il faut les civiliser.

L'on me dira que je détruis la morale : tant mieux, s'il s'agit d'une morale qui impose des lois en vertu d'un principe absolu. Que ma conscience ne soit plus un juge qui condamne ou absout mes actions en leur appliquant les lois d'une justice extérieure, mais qu'elle rentre en moi toute entière, qu'elle devienne le sentiment même de l'harmonie intime de mon être, je le désire ardemment, car ce serait pour autrui un motif d'avoir confiance en moi, pour moi un motif de me réjouir.

J'ai dépassé de beaucoup la portée de l'objection citée au début : aucun bourgeois ne me suivrait aussi loin sur ce terrain. Bien qu'il s'en défende, le bourgeois donne à certaines propositions la valeur de dogmes : si vous essayez de les discuter, il se dérobe aussitôt, prétendant que si vous ne les acceptez pas, c'est que vous n'avez point de « sens moral », ou de « sens commun » ou de « bon sens ». Ces mots cachent l'interdiction d'appliquer librement la critique à toute idée.

Ayant ainsi tronqué la discussion du point de vue moral, votre interlocuteur vous demandera à brûle-pourpoint, en espérant vous embarrasser, comment fonctionnerait une société où il n'y aurait ni autorité centrale, ni administration. Une telle question révèle chez celui qui la formule une double incapacité : incapacité de concevoir une organisation naturelle, spontanée, se maintenant sans le secours de la violence et sous une forme non bureaucratique ; incapacité de se figurer un état de civilisation différent du nôtre.

Remarquez en effet que cette question ne porte pas sur les lignes d'ensemble de la société à venir, mais bien sur les détails. J'ai entendu des personnes, en apparence douées de raison, demander : « comment organiserait-on le service des chemins de fer dans un monde anarchiste? » Kropotkine a écrit tout un livre, *La Conquête du Pain*, pour démontrer que ces difficultés matérielles sont parfaitement solubles, et que, même en se bornant aux éléments de connaissance actuels, une modification de l'ordre social dans le sens indiqué par les anarchistes est possible. Je ne sais s'il est même nécessaire de répondre à des questions de ce genre. Il est évident que la forme sociale nouvelle ne jaillira pas du cerveau de quelques hommes, comme Minerve jaillit toute armée du cerveau de Jupiter. Les idées qui l'inspireront se développeront dans les esprits et se préciseront bien avant elle.

Elle sera le résultat d'une longue élaboration intellectuelle et de l'infiltration progressive des éléments nouveaux. L'on prétend que cette forme sera communiste : peut-être, mais ce n'est point là une nécessité. Ce qui est nécessaire, c'est qu'elle garantisse l'autonomie de l'individu, car cette idée d'autonomie nous est acquise, elle est devenue inséparable de nous. Combien de temps s'écoulera avant que l'évolution des idées ait abouti à une évolution correspondante des institutions, je l'ignore et m'en préoccupe fort peu : il n'est donné à aucun homme de prévoir l'heure à laquelle s'accompliront des phénomènes aussi complexes. Toute notre sagesse consiste à suivre le courant profond, à nous laisser porter par lui, tout notre effort à communiquer à autrui le désir de devenir conscient. Soyez sans crainte : les institutions seront obligées de suivre le mouvement !

Ceux qui déclarent impossible l'accomplissement d'une évolution dans le sens indiqué par les anarchistes peuvent être ramenés à trois catégories principales : les premiers ne veulent pas comprendre ; ils prétendent que rien n'est nouveau sous le soleil, que l'on a fait des essais de communisme et de collectivisme depuis l'antiquité, que ces théories sont vieilles comme le monde. A ceux-là il est inutile de répondre, car l'homme qui ne voit pas qu'il n'existe pas plus deux moments historiquement identiques que deux choses complètement

égales, l'homme qui ignore que tout est dans un perpétuel devenir, ne peut se rendre compte d'aucun phénomène naturel, à plus forte raison d'aucun phénomène social.

Les seconds sont incapables de comprendre : ils soutiennent que les anarchistes veulent ramener l'homme à l'état de nature. Les considérations générales par lesquelles débute cette étude suffisent à montrer ce qu'a d'erroné une semblable opinion : j'ai déjà énoncé cette idée, et je la développerai encore, qu'une forme sociale anarchique devient possible uniquement parce que les hommes prennent conscience d'eux-mêmes, des liens organiques qui les rattachent, des vraies bases d'entente de l'association, laquelle n'est réelle et franche que si les contractants se réunissent de leur plein gré, sans y être contraints ni par l'autorité, ni par la nécessité, et s'ils ont entière connaissance du but à atteindre et des moyens à employer. C'est pour acquérir cette conscience que les hommes pensent et luttent depuis des milliers d'années et cette conscience différenciera totalement la société anarchique des sociétés sauvages auxquelles on voudrait la comparer. Qui ne comprend point ceci ne comprend rien au mouvement actuel. Et que les incompréhensifs soient excessivement nombreux, qui s'en étonnerait, alors qu'il existe une secte de prétendus savants qui considèrent la conscience comme un phénomène surajouté

dont un mécanisme psychique bien réglé se passerait aisément.

Enfin à ceux qui prétendent que pour vivre en anarchie tous les hommes devraient être bons, on pourrait répondre, comme Tolstoï l'a fait, en posant la question préalable ! « ...D'après les défenseurs de l'Etat, sans le pouvoir gouvernemental, les mauvais violenteraient les bons et les domineraient, tandis qu'aujourd'hui il permet aux bons de maîtriser les méchants.

» Mais en l'affirmant, les défenseurs de l'ordre de choses actuel décident d'avance l'indiscutabilité du principe qu'ils veulent prouver. En disant que sans le pouvoir gouvernemental les méchants domineraient les bons, ils considèrent comme démontré que les bons sont ceux qui aujourd'hui sont au pouvoir et les méchants ceux qui se soumettent. Mais c'est justement ce qu'il faudrait prouver (1) ». Et Tolstoï démontre que les majeures présomptions sont en faveur de l'hypothèse contraire.

D'autre part il est à remarquer que le problème a été mal posé, même par certains anarchistes : selon eux l'homme serait naturellement bon, la plupart des crimes reconnaîtraient des causes inhérentes à la forme sociale actuelle, les individus méchants par tempérament seraient des monstres qui n'apparaissent que grâce aux conditions anormales dans lesquelles

(1) *Le Salut est en Vous*, p. 253.

nous vivons, et qui ne pourraient plus naître dans une société anarchiste. Cette théorie, qui contient une grande part de vérité, n'échappe malheureusement pas à la vieille conception dualistique du bien et du mal dont j'ai parlé précédemment. A l'origine l'homme n'était ni bon ni mauvais, — il ignorait cette distinction établie dogmatiquement plus tard — : il obéissait à ses besoins, à ses instincts, à ses désirs, et ne connaissait à leur satisfaction d'autres limites que des limites matérielles. Ce qu'il faut donc se demander, c'est s'il est naturel aux hommes de s'entr'aider, de s'aimer les uns les autres. Nous ne pouvons répondre d'une manière absolue à cette question. Ici certaines gens me citeraient évidemment « les lois de la lutte pour l'existence », pour me démontrer que la rivalité entre les hommes est inévitable. Mais les théories de Darwin, pour qui les comprend, tendent précisément à prouver l'opinion contraire (1) : cette lutte violente pour la vie n'existe guère entre individus d'une même espèce que quand ces individus se trouvent resserrés dans un lieu d'habitat qui ne fournit pas suffisamment de nourriture pour subvenir aux besoins de tous. C'est surtout pour la conservation des espèces douées de faibles moyens de défense et mal armées contre les intempéries que l'entente entre les individus qui les composent est indispensable. Or

(1) Voir entr'autres : *la Descendance de l'homme*, 1re partie, Ch. III.

peu d'animaux sont à cet égard plus mal dotés que l'homme : il ne jouit pas d'une grande force musculaire, il n'est pas rapide à la course, aucun de ses sens n'est très développé, il ne possède pas de pelage qui le défende contre le froid, enfin ses capacités reproductrices sont faibles, son temps de gestation long. Il a son intelligence, me dira-t-on : certes! mais cette intelligence, qui à l'origine était sans doute assez rudimentaire, pouvait-elle suffire à contrebalancer tant de causes de destruction, si l'individu demeurait isolé ? Je ne le pense pas. Les conditions mêmes de la lutte pour l'existence ont donc dû donner naissance à l'assistance mutuelle des individus et par suite à la sociabilité.

Cette assistance mutuelle s'imposa dès l'abord aux hommes comme une nécessité : mais aujourd'hui nous avons conscience des effets qu'elle a produits, des avantages qui lui sont inhérents ; nous savons que grâce à elle notre espèce s'est maintenue et s'est développée et que la coopération spontanée des forces individuelles en vue d'un but commun est le plus sûr moyen de multiplier la production. C'est là une vérité dont l'expérience journalière démontre l'évidence ; il est permis d'espérer que peu à peu les esprits qui l'acceptent en saisiront toute la portée et reconnaîtront la cohésion intime que créerait cette solidarité dans le travail, et l'inutilité d'une organisation autoritaire. Dans ces conditions les mobiles de

la plupart des délits et des crimes seraient supprimés; seuls les crimes passionnels subsisteraient, mais ceux-là, les lois ne les ont jamais empêchés de se produire! Croyez-vous qu'un homme possédé par la colère, par la jalousie, par l'amour soit retenu par la crainte d'une loi quelconque? Il serait absurde de le prétendre. Cet homme en ce moment est pris de folie aigüe et n'est pas plus maître de lui-même que s'il avait un violent accès de fièvre. Il a besoin d'être soigné, et l'on empêchera que les émotions morales déterminent en lui une réaction exagérée, en le fortifiant physiquement et moralement. Et comme je ne puis imaginer un genre de vie plus débilitant que le nôtre, je pense que sous ce rapport aussi l'évolution anarchiste serait salutaire.

III. LES ADVERSAIRES.

—

De tous nos adversaires, les catholiques sont les seuls qui nous soient opposés d'une manière franche et complète : leur point de départ diffère essentiellement du nôtre ; séparés dans le principe, nous demeurons séparés dans les conséquences. Ils ont comme nous une conception synthétique de la vie ; nous pouvons nous rencontrer et nous combattre sur tous les terrains. Aussi est-ce avec eux seuls — à condition qu'ils ne soient ni fanatiques ni malhonnêtes — qu'il nous est possible de discuter d'une manière fructueuse : ils savent que la connaissance de l'âme humaine est la base de toute science sociale, et que les questions morales et religieuses sont aussi primordiales aussi irréductibles que les questions économiques. Ils sont les hommes du passé et la croyance à leur révélation se perd peu à peu dans les esprits : mais ils peuvent encore nous éclairer sur ce qu'ils furent, et sur le secret de cette puissance qu'ils conservèrent si longtemps intacte et qui se meurt si lentement.

Le vieux parti libéral est le parti qui poursuit les anarchistes avec le plus d'acharnement et même de férocité. Nous n'avons guère à redouter de lui qu'une persécution toute matérielle mais parfaitement impuissante. Sa décadence qui date déjà de loin, et précisément du jour où il parvint au pouvoir, s'est accentuée

dans ces dernières années au point de prendre les proportions d'une chute vertigineuse.

Le rôle historique du parti libéral fut essentiellement destructif. Renverser les bases de l'ancien régime, telle fut l'œuvre du siècle dernier, œuvre préparée par les penseurs, accomplie par la Révolution. Le parti libéral en fut l'héritier direct, mais n'y ajouta rien. Dans les premiers temps, lorsqu'il lutta contre les essais de restauration, l'on put s'illusionner et croire qu'il vivait d'une vie propre. Mais bientôt son caractère négatif se révéla à l'évidence : en dehors de la critique des dogmes catholiques, son vide d'idée était absolu ; il était si incapable de faire œuvre personnelle que son programme finit par se réduire au cri de « à bas les prêtres »! Comment veut-on qu'un parti gouverne, alors que ses principes ne justifient pas le pouvoir qu'il a entre les mains? J'ai déjà signalé l'impuissance dont les libéraux font preuve quand ils se trouvent à la tête des Etats, impuissance qui s'accroît de jour en jour et dont la cause première est leur conception erronée de la liberté. Ils ne comprennent rien à la crise actuelle, aux rumeurs, à l'agitation perpétuelle des peuples. Ils se demandent de quoi l'ouvrier se plaint : n'est-il pas libre d'aller et de venir, de travailler ou de chômer quand il lui plaît, d'accepter ou de refuser les conditions qu'on lui propose? Certes ! seulement ils oublient — ou feignent d'oublier — que la situation aujourd'hui est

telle que l'ouvrier ne peut trouver nulle part des conditions assez avantageuses pour lui permettre d'échapper à la misère, et que s'il ne veut pas accepter celles qu'on lui offre, il n'a d'autre liberté que de mourir de faim.

Le vieux libéral est adversaire de toute intervention de l'Etat dans les questions sociales : que l'Etat se borne au rôle de gendarme, de « marchand de sûreté »; qu'il n'accorde de privilège à personne et fasse le moins de lois possible ! Si le libéralisme développait jusqu'à ses dernières conséquences la critique qui fut son unique principe d'action, il aboutirait nécessairement à la suppression de toute loi. Le libéral ne croit plus — du moins d'une façon profonde et vraiment organique — à l'existence de Dieu, d'une vérité supérieure, objective qui justifie l'autorité et soumette l'homme à de rigides règles de morale. Il s'est moqué de la religion: les liens qui rattachaient l'homme au ciel sont brisés. Pour lui l'individu naît isolé, sans rapports intimes avec d'autres êtres, il est *unique;* le *moi* devient ainsi le centre du monde, il a ses mobiles d'action en lui-même, il est la mesure de tout, il est semblable à Dieu. De pareilles prémisses un esprit impitoyablement logique *doit* conclure à la suppression de toute loi, au libre choc des unités individuelles, à la lutte déclarée de tous contre tous. Stirner seul eut le courage de le faire : il poursuivit l'idée de Dieu dans ses derniers retranchements, la débusqua partout où elle se dissimulait, en

dénonça les dernières transformations; quand enfin il retrouva en lui les attributs de la divinité, il s'en dépouilla à son tour, et faisant rentrer le moi dans son néant créateur il aboutit au nihilisme complet. Esprit essentiellement destructeur, il poussa jusqu'en ses extrêmes conséquences la critique des bases mêmes de notre vie sociale. Il a entièrement déblayé le terrain. Son œuvre nous est acquise : grâce à lui une construction nouvelle de toutes pièces est devenue possible.

Cette conception purement formelle de l'individu a donné lieu à ce qu'on appelle aujourd'hui *libre concurrence* : une lutte acharnée dans laquelle les combattants n'obéissent qu'aux plus étroits mobiles d'intérêt. Une société est impossible entre des êtres tous différents, *uniques*, tant une société autoritaire, laquelle implique l'existence d'une direction extérieure, qu'une société libertaire, qui ne peut être basée que sur les similitudes organiques de ceux qui la composent, et ne saurait se former s'il n'y avait pas d'essentielles analogies de structure entre les hommes. Les bourgeois ont cherché à se dissimuler cette impossibilité : ils ont caché l'individu, *l'unique*, derrière l'homme. Examinez le sens dans lequel ils emploient ce terme, vous verrez que c'est un pur concept, un schéma : qu'ils parlent des droits et des devoirs de l'homme en est la meilleure preuve. De l'homme réel — c'est-à-dire de l'organisation fondamentale qui nous

est commune à tous, de tout ce qui est en nous inaccessible à la conscience — nous connaissons à peine l'anatomie et la physiologie, et moins encore la psychologie. Nous sommes aujourd'hui à la recherche de l'homme, base nécessaire des formes sociales à venir : c'est *au-delà* de l'homme que se développe l'individu.

Les lois promulguées par les gouvernements bourgeois n'étant plus destinées à interpréter des principes objectifs, absolus, ne peuvent avoir d'autre but que de défendre les biens que possèdent les classes dominantes, les jouissances auxquelles elles sont accoutumées. Ces biens, ces jouissances seuls rendent la vie possible aux yeux des bourgeois : pour lui la vie n'a en effet aucun sens par elle-même : il ne se rattache à rien, il n'appartient ni au ciel, ni à la terre ; c'est le plus flottant, le plus inconsistant des êtres. Il se raccroche désespérément à la sensation qui seule est capable de lui prouver qu'il existe : elle étouffe les velléités de réveil de sa conscience, elle lui fait vibrer les nerfs et lui donne l'illusion du mouvement, de la passion, du drame ; elle le sauve de l'ennui toujours prêt à le saisir. Aussi lui a-t-il voué un véritable culte : il la perfectionne, il la raffine ; il applique toutes les forces de son imagination à la diversifier. Le dillettantisme, qui tient une place si prépondérante dans l'art moderne n'a d'autre source que cette poursuite désespérée de la sensation neuve. Les lois pénales, les seules essentielles et effectives, ont

pour principal but d'assurer le maintien intégral des moyens propres à procurer ces sensations, ces jouissances.

Que ce parti de désemparés qui s'intitule parti libéral ne comprenne rien au mouvement actuel, et que, dans ses accès de rage impuissante il use contre nous de toute la force brutale dont il dispose, cela est naturel et nécessaire. Nous nous résignons et nous attendons avec calme que l'accès soit passé ; mais nous demeurons doublement attristés, d'abord par la perte de tant de jeunes compagnons en qui la vie voulait si ardemment éclore, ensuite par le pitoyable et ridicule spectacle de nos bourreaux qui, désordonnés et tumultueux, s'agitent, se débattent, frappent l'air de leurs bras, et appellent désespérément à leur secours ceux-là mêmes qu'ils ont fait métier de conspuer !

Au nombre de nos adversaires nous sommes obligés, à notre grand regret de compter beaucoup d'entre ceux qui s'intitulent aujourd'hui socialistes. En dépit de la communauté d'origine et des souvenirs encore très proches d'une action simultanée, ces gens nous traitent en ennemis et mettent à nous combattre autant d'acharnement que les bourgeois. J'ai caractérisé ailleurs (1) le parti socialiste qui a adopté la tactique parlementaire et poursuit actuelle-

(1) Voir *Société nouvelle*, Décembre 1895-Janvier 1896 : « le Parti Socialiste italien » et *Van Nu en Straks*, 2de Reeks, 1e Nr. Janvier 1896 : « De socialistische Partij en hare Drijfveeren.

ment la conquête des pouvoirs publics par voie légale : j'ai montré qu'il ne défendait plus que les intérêts momentanés d'une classe spéciale de travailleurs qu'il tendait à modifier simplement la forme présente de domination, qu'il comprimait à son tour le développement spontané des individus en vertu de principes et de théories; j'ai indiqué la genèse et recherché les causes profondes de cette involution du socialisme.

Je me contenterai ici de signaler la manière dont ces socialistes attaquent les anarchistes. En réalité ils ne leur opposent aucun argument, mais bien des fins de non recevoir qui annulent toute possibilité de discussion fructueuse. Ils proclament d'abord que nous ne sommes pas scientifiques. Remarquez que le mot « scientifique » a dans leurs bouches un sens spécial : ils n'entendent point par là que nous soyons incapables d'observer attentivement et exactement les faits et d'en tirer des inductions rigoureusement logiques, mais bien que nous n'acceptons pas certaines théories qu'ils considèrent comme d'indiscutables vérités. Pour paraître scientifique à leurs yeux, il faut confesser le matérialisme — ou tout au moins le positivisme, lequel n'est souvent qu'un matérialisme honteux —, il faut reconnaître que les questions économiques renferment toutes les autres et permettent d'expliquer tous les phénomènes sociaux, enfin que toutes les luttes politiques, morales et religieuses sont, et ont toujours été, l'expression de la guerre des classes.

L'action hypnotisante que certains mots exercent aujourd'hui sur les esprits provient sans doute de ce que ces mots viennent cent fois par jour frapper les oreilles et les yeux, grâce au développement actuel de la publicité: ils arrivent ainsi à impressionner le cerveau et à s'y fixer d'une manière stable, car bien rares sont les gens qui leur opposent la résistance d'une réflexion personnelle. Ces mots ne répondent à aucune idée, à aucun concept précis : l'individu les répète machinalement à tout propos; il les a lus et les a entendus si souvent qu'il leur attribue un pouvoir mystérieux et croit qu'ils renferment la solution de tous les problèmes. C'est ainsi que les malheureux qui ont beaucoup fréquenté les réunions et lu souvent les journaux du parti socialiste finissent par répondre invariablement « lutte des classes », « conception matérialistique de l'histoire », « socialisme scientifique » à tout ce que vous leur dites, et s'étonnent que vous osiez discuter encore quand ils ont prononcé ces formules magiques. La puissance des mots et l'irréflexion des esprits sont seules capables d'expliquer comment un grand nombre d'hommes ont accepté comme scientifique une doctrine qui prétend que les phénomènes sociaux résultent uniquement des conditions économiques. Au moins les facteurs économiques pour produire un phénomène social

doivent-ils réagir sur des *organismes humains*. Or comment se rendre compte de ce phénomène social si l'on ne connaît pas ces organismes? Ces organismes vivent, ils pensent, ils ont conscience, ils sont doués de mouvements volontaires, ils agissent en vue d'un but déterminé. Cependant les socialistes semblent ignorer totalement la psychologie humaine : ils n'en tiennent aucun compte dans leurs calculs d'avenir. Ils vous disent, il est vrai, que, dans une société organisée selon leurs vues, les sciences et les arts prendraient au grand développement. Mais c'est là une affirmation platonique. Car cette société, où, comme nous le savons, tout serait règlementé de la manière la plus stricte, serait faite pour des êtres qui n'auraient d'essentiels besoins que ceux de nutrition et de reproduction, et dont les besoins intellectuels seraient considérés comme des besoins de luxe.

Quand les socialistes cherchent à nous comparer aux manchestériens (je veux bien admettre que ce ne soit pas toujours là un simple moyen de calomnie), ils démontrent qu'ils ne comprennent absolument rien aux idées anarchistes. Je ne vois vraiment pas qu'il existe une ressemblance quelconque entre « laisser faire » dans une société où les uns ont tout et les autres rien, et permettre aux individus de se développer librement dans une société où plus aucune cause artificielle d'inégalité ne les diviserait et où ils auraient

conscience des liens profonds qui les rendent solidaires les uns des autres.

On remarque chez les socialistes autoritaires la préoccupation constante d'assimiler les anarchistes aux bourgeois, Ils sentent où le bât les blesse. Outre que leur politique les rapproche chaque jour davantage des partis bourgeois, leur vie privée ne trahit point qu'ils aient conscience de l'importance de leur conduite journalière et de leur manière d'être envers autrui : ils ont toutes les habitudes de la société qu'ils critiquent. Quand ils font partie d'un cercle socialiste, qu'ils discutent les questions économiques, votent des ordres du jour et exercent leurs droits d'électeurs en faveur de candidats orthodoxes, ils croient avoir travaillé suffisamment à l'avènement d'un avenir meilleur! Aussi les nombreux bourgeois que l'on rencontre parmi les chefs et les représentants des partis socialistes restent-ils, en dépit de leurs articles et de leurs discours, profondément imbus de toutes les petitesses, de tous les préjugés bourgeois. N'a-t-on pas vu récemment l'un de ces avocats de salon, célèbre député socialiste, se battre en duel avec un gommeux à la suite d'une altercation advenue dans un petit théâtre pour le motif le plus futile? Il se fit autour de cette affaire tout le bruit éhonté de réclames journalistiques habituel en pareil cas. Et quand le gommeux eût été blessé à la grande gloire du chef socialiste, orgueil de son maître d'armes, l'on déclara

« l'honneur satisfait »! Ainsi ces gens qui déclament contre la guerre emploient pour régler leurs différends personnels précisément les armes qu'ils condamnent quand elles servent à règler les différends entre états! Où mettent-ils donc leur honneur qu'ils le croient offensé par l'impolitesse du premier venu et satisfait par un coup d'épée reçu ou donné? Un duel n'a de raison d'être que pour celui qui y voit encore le « jugement de Dieu ». Tout autre en se battant en duel cède au préjugé courant : il y cède ou bien par faiblesse, parce qu'il n'a pas le courage de braver le mépris des sots, ou bien par habileté, parce qu'il y voit un moyen de réclame. Dans les deux cas il démontre qu'il appartient corps et âme à la société bourgeoise.

C'est encore la polémique bourgeoise que nous reconnaissons quand nous voyons certains chefs socialistes traiter les anarchistes de fous ou prétendre qu'ils sont tous de mauvaise foi. J'ai parlé de « polémique »; en vérité il s'agit plutôt ici de ces moyens de défense qu'emploient contre nous les gouvernants ou les aspirants au pouvoir, moyens que j'exposerai par la suite et qui semblent dériver directement du précepte de Basile : « Calomniez! calomniez! il en restera toujours quelque-chose! »

En résumé, entre les deux conceptions synthétiques de la vie, celle des catholiques qui s'éteint, celle des anarchistes qui se forme, il n'y a place que pour des idées fragmentaires,

d'incomplètes tentatives, de vains essais de conciliation. Le vieux libéralisme agonise ; les radicaux et les démocrates, qui se sont peu à peu détachés de lui, louvoient hésitants, ne sachant quelle direction prendre. Le parti socialiste propose une réforme économique et prétend résoudre ainsi la crise actuelle. Malheureusement le peuple, pour qui les questions économiques ont aujourd'hui une importance tout à fait prépondérante, se laisse volontiers aller à cette illusion. De là les succès électoraux du parti socialiste. Certes si celui-ci arrivait au pouvoir, il ne pourrait s'y maintenir longtemps : car les ouvriers se rendraient bientôt compte de leur erreur. Ils sentiraient qu'il ne suffit pas pour vivre d'avoir son pain assuré. — Ce n'est pas le pain qui manque au prisonnier! — Une nouvelle crise éclaterait, plus cruelle, plus navrante que la première, et plus féconde encore en désespoirs. Pourvu que ceux qui voient puissent éclairer lés malheureux qui courent à des chûtes plus profondes! Pourvu que l'ère nouvelle ne s'enfante pas au milieu de trop de douleurs!

IV. LA DÉFENSE SOCIALE

Dans ces dernières années la plupart des gouvernements européens ont mis les anarchistes hors la loi. J'ai déjà signalé les mesures d'exception prises contre eux, mesures faisant d'explicites restrictions aux libertés garanties par les pactes constitutionnels. Mais si les textes ont à première lecture un sens évident pour un esprit attentif, dès qu'on les applique leur signification éclate aux yeux de tous. Alors apparaissent les intentions cachées, celles que l'on n'a pas osé exprimer clairement et que justifient à grand peine, même au point de vue juridique, les plus retorses arguties de la chicane. La persécution commence, acharnée, systématique : personne n'a prononcé le mot d'ordre, mais chacun l'a entendu, et tout ce qui porte la marque officielle, tout ce qui dépend des gouvernements, obéit. Point n'est besoin de citer les faits : je plains celui qui ne les connaît pas : il n'a jamais lu avec intelligence un journal et n'a jamais jeté autour de lui un regard sincère. Les grandes différences qui existent entre les divers états dits « constitutionnels » quant à l'intensité des persécutions exercées contre les anarchistes, dérivent de différences semblables dans le degré de développement des peuples et dans l'habitude qu'ils ont d'exercer les libertés. La force et la conscience des peuples sont les vraies garanties des libertés, non les constitutions.

La répression à outrance, usant de toutes les violences et de toutes les iniquités, qui répondit aux actes des propagandistes par le fait, était le naturel produit de la frayeur convulsive qui s'était emparée des bourgeois. Nous tous les avons vus, au lendemain d'explosions fameuses, déraisonner pris d'un soudain délire : cette mort qui pouvait frapper inopinément, au hasard, comme un fléau, et annuler leurs petits plans, et rendre vains leurs petits calculs, cette mort les épouvantait issue d'une volonté qu'ils sentaient supérieure à la leur, capable d'accomplir des choses qu'ils n'osaient rêver. Aussi traitèrent-ils de « lâches » les hommes qui, durant de longs jours, portaient avec eux partout l'idée de la mort qu'ils allaient donner et recevoir, qui préparaient eux-mêmes, au péril de leur vie, les substances explosives, et qui lançaient leurs bombes, avec la quasi-certitude de subir la peine du talion, dans des délais que prolongeaient de bien peu les formalités judiciaires. On entendit les plus inconscients parler de justice, accuser les anarchistes de frapper des innocents, des *irresponsables :* car c'est là l'une des caractéristiques les plus nettes de la forme sociale actuelle, chacun aujourd'hui est irresponsable! Et les gouvernements s'empressèrent de répondre aux vœux des « nations » représentées par les gens qui ont des richesses, donc des droits, et organisèrent contre les anarchistes « la défense sociale »!

Je n'insisterai pas sur la signification, par elle-même évidente de l'expression « défense de *la* société » : il s'agit incontestablement non de *la* société prise dans un sens abstrait et absolu, mais *d'une* société, la société actuelle, où un petit nombre d'individus ont le pouvoir la richesse, les jouissances : il est naturel que ceux-ci défendent une société dont ils sont les maîtres : l'homme qui a pris goût à la domination ne souffre point que les soumis s'affranchissent et participent aux jouissances qui lui étaient réservées, et qui perdent à ses yeux toute saveur dès qu'elles ne constituent plus pour lui un privilège, pour les autres un objet d'envie. Les gagne-petit, les exploités qui, en très grand nombre encore, contribuent au maintien des institutions établies sont des inconscients, des gens qui ne se rendent aucun compte des rapports sociaux et que l'on trompe aisément, même sur leurs intérêts les plus immédiats.

Il est plus intéressant de déterminer ce que les gouvernants bourgeois entendent par « se défendre » : nous le ferons aisément en considérant l'une quelconque des récentes lois d'exception, l'italienne, par exemple. La loi concernant les délits commis au moyen de matières explosives commine des peines qui sont en proportion ascendante selon que la bombe a détruit un édifice quelconque ou un édifice public, a blessé ou a tué des personnes. Or, je vous le demande, qui pourrait raisonnablement prétendre que l'homme qui a lancé cette bombe est plus dangereux pour la société parce qu'au moment de l'explosion le hasard a voulu qu'il y eût des gens à proximité et que l'un ou l'autre d'entre eux reçût des blessures susceptibles de déterminer la mort? Pourquoi infliger 15 à 20 ans de réclusion si les blessures ont été guéries, 20 à 24 si elles ont été suivies de mort, alors que ce sont là des conséquences indépendantes de la volonté de l'auteur de l'attentat, et pour lui impossibles à prévoir? Pourquoi? Parce que le vrai principe de la justice telle qu'on la pratique dans les tribunaux, c'est œil pour œil, dent pour dent (1). On vous prend cinq ans de plus de votre vie pour payer la vie que vous avez détruite. Il faut une rude dose d'inconscience ou de mauvaise foi pour appeler cela « défense sociale ».

Après avoir constaté que sous le faux titre de « défense sociale » se cachent les représailles et les vengeances exercées par les hommes qui détiennent le pouvoir et les richesses contre ceux qui cherchent à renverser des institutions insuffisantes désormais à satisfaire aux besoins et aux aspirations du plus grand nombre, j'examinerai les moyens em-

(1) Les dispositions rappelées ici sont en effet parfaitement conformes à l'esprit de la législation actuellement en vigueur dans les Etats constitutionnels de l'Europe. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les codes pénaux au titre des délits contre les personnes. En ce qui concerne la Belgique, voir notamment les articles 398 à 408 et 427 à 430 du code pénal.

ployés par les gouvernements pour combattre les anarchistes.

Les plus essentiels de ces moyens sont : l'espionnage, la provocation à la violence et la calomnie : les premiers sont employés officiellement par des agents mêmes de l'Etat. La calomnie a plutôt un caractère officieux : son organe principal est la presse.

L'institution généralement connue sous le nom de *Sûreté publique* a pour but de surveiller les gens suspects d'insoumission aux dogmes sociaux, et d'entraver le développement des germes révolutionnaires. Elle est chargée d'entretenir chez les naïfs et les timorés la crainte du spectre rouge et de l'hydre de l'anarchie : car les gouvernements traitent les peuples comme certains parents traitent leurs enfants, ils leur inspirent la peur de quelque monstre imaginaire pour les faire rester tranquilles. A cette fin, non seulement elle grossit les faits existants, les dénature et leur prête un aspect terrible, mais elle invente aussi de toutes pièces des conspirations, elle pousse des inconscients et des exaltés à commettre des attentats qu'elle attribue ensuite aux anarchistes. Je ne parle même pas ici des policiers russes, puisque la Russie est soumise à un régime assez différent des autres Etats européens : mais le ministre allemand Köller n'a-t-il pas déclaré, dans la discussion de l'*Umsturz-Vorlage*, qu'un gouvernement ne pouvait se passer d'agents

provocateurs, et la Belgique n'a-t-elle pas eu un Pourbaix ?

Rien n'est plus édifiant à cet égard que la lecture des procès intentés aux auteurs des attentats anarchistes ou qualifiés tels. Ces procès sont préparés et machinés dans le but de faire croire à l'existence de complots et d'assimiler des groupes d'anarchistes, ou même de simples réunions d'amis, à des associations de malfaiteurs, ce qui permet d'appliquer des peines plus élevées et de discréditer les inculpés aux yeux du public. Dans le procès intenté aux victimes du faux Sternberg, procès qui fut plaidé en janvier 1895 devant la cour d'assises de Liége, l'avocat général soutint qu'il s'agissait d'un complot savamment tramé, parla d'une organisation des anarchistes, d'un comité central, etc.! Chacun sait que ces belles inventions étaient démenties par les pièces du procès et par les dépositions des témoins, lesquelles démontraient à l'évidence que les accusés, qui pour la plupart n'étaient pas anarchistes même de nom, avaient cédé aux instigations d'un agent provocateur russe, qui trouvait aide et protection auprès des gouvernements des grandes puissances et échappait sans peine aux poursuites que l'on dirigeait *pro forma* contre lui. A la même époque (février 1895) comparaissaient devant le tribunal de Milan quelques jeunes gens, ayant presque tous de 17 à 19 ans, accusés de former une association de malfaiteurs : le principal motif d'inculpation était

l'impression d'un manifeste critiquant la loi sur le *domicilio coatto*. La questure avait fait d'immenses efforts d'imagination pour édifier sur cette unique base l'hypothèse d'un vaste complot anarchiste : elle n'avait pas épargné les perquisitions au domicile des accusés et avait saisi des choses aussi compromettantes que les œuvres de Mazzini ou le portrait de Carlo Cattaneo ! Toute cette ridicule affaire, montée à grands frais et à grand bruit, fit un fiasco complet ! Plus grotesque encore, si c'est possible, fut le procès des soi-disant complices de Lega (novembre 1895) : comme tout chef d'accusation manquait, la questure, excitée comme de coutume par des influences supérieures, se surpassa en richesse d'invention : fallacieuse interprétation de paroles innocentes, faux témoignages, subornation de témoins, elle ne négligea rien pour atteindre le but voulu et fut d'ailleurs puissamment aidée par les autorités de toute espèce y compris le président du tribunal, qui essaya à plusieurs reprises de fermer la bouche à la défense et aux témoins à décharge. Tant d'efforts restèrent vains : il n'y eut pas moyen de prouver, même apparemment, l'existence d'un complot.

Ces trois exemples sont caractéristiques : mais tout procès anarchiste démontrerait aussi clairement quel est le rôle de la police d'Etat et combien trompeuse est la dénomination de « Sûreté publique ». En étudiant d'une manière comparative l'importance qu'elle a dans les

différents pays, on reconnaît bientôt que son développement est inversement proportionnel au degré de liberté et de bien-être du peuple.

Cette loi constante pouvait être logiquement déduite, étant donnés les devoirs professionnels des agents de la Sûreté publique. En effet, à moins d'être affligé de quelque aberration morale profonde ou d'être réduit par la faim à accepter tout métier, si répugnant fût-il, l'homme se résout difficilement à jouer le rôle d'espion : il est rapetissant de gagner son pain en épiant dans l'ombre, pour le compte d'autrui, des gens qui souvent n'ont commis d'autre crime que de penser droitement et librement et de dire ce qu'ils pensent : je crois, contrairement à l'opinion courante, que l'argent reçu en paiement de tels offices doit singulièrement puer ! Il suffit d'observer en Italie, où ils surabondent, un certain nombre d'agents — même d'agents non en bourgeois — de la Sûreté publique, pour être frappé par ce fait que la plupart d'entre eux offrent des signes irrécusables de dégénérescence. Si Lombroso et ses élèves étaient mus par le seul désir de découvrir des vérités scientifiques, ce serait de ce côté qu'ils dirigeraient leurs recherches, au lieu de s'attaquer haineusement aux anarchistes prétendûment criminels. La nature et les mobiles des attentats anarchistes ne portent en effet nullement à soupçonner chez leurs auteurs une dégénérescence organique; mais le goût de l'espionnage et de la trahison sont, même

pour le vulgaire, l'indice d'une tare originelle. Et d'ailleurs il ne s'agit pas ici de simples présomptions : les faits sont là, patents, irrécusables. La police d'Etat a fait périr bien plus d'hommes que les anarchistes, et ses crimes ont été prémédités, ils ont été accomplis longuement, froidement, administrativement. C'est un employé même de la Sûreté publique, ex-directeur de la colonie de Port' Ercole (1), qui nous révèla comment on traitait les malheureux, déportés, le plus souvent en vertu de simples ordres de la police, dans cet endroit désolé par la malaria : parmi eux se trouvaient des vieillards, des idiots, des paralytiques, victimes de vengeances personnelles, qui ne savaient même pas ce que c'était que l'anarchie. Là, enfermés tous pêle-mêle, insuffisamment nourris, à peine vêtus de loques, malades, croupissant au milieu de la vermine et de l'ordure, ils passaient des mois sans savoir pour quels motifs ils étaient enfermés : emprisonnés arbitrairement alors qu'ils avaient été condamnés simplement au « domicile forcé », ils ne pouvaient même pas travailler : des

(1) Raf. Santoro. Voir son mémoire dans le supplément du *Secolo* du 12 mai 1895. Les faits très circonstanciés cités dans ce mémoire ne furent jamais démentis : le gouvernement en reconnut même implicitement l'authenticité, car il fit poursuivre Santoro qui avait eu la prudence de fuir à l'étranger, et demanda, sans l'obtenir, son extradition à la France. — On trouvera dans le même supplément du *Secolo*, le mémoire de Marescalchi, conseiller de Préfecture, membre de la commission provinciale de Bologne pour les assignations au domicile forcé, mémoire contenant les faits auxquels je fais ensuite allusion. Marescalchi fut, peu de temps après, élu député par l'un des collèges électoraux de Bologne.

ordres du ministère le défendaient ! Dirai-je encore la manière dont opéraient les commissions spéciales nommées en 1894 pour envoyer par fournées, anarchistes et socialistes au domicile forcé, commissions qui étaient obligées, sous peine de dissolution, de se conformer aux avis de la questure, laquelle n'épargnait selon sa coutume ni les mensonges, ni les faux témoignages ? Mais il faudrait écrire tout un livre pour donner une idée de l'arbitraire auquel est soumis ce pays où le peuple ignorant, abruti, épuisé par la faim, n'a plus que de rares soubresauts de désespoir et n'offre aucun obstacle à la satisfaction des infâmes appétits séniles de la haute bourgeoisie régnante.

Pour concevoir comment les bourgeois osent manifester pour les attentats anarchistes une vertueuse indignation, alors qu'ils font preuve dans la répression d'une férocité soutenue, il faut admettre chez eux, en sus de leur inconscience primordiale, une dose notable d'hypocrisie. Cette hypocrisie apparaît évidente quand l'on voit les journaux bourgeois, qui, d'ordinaire si loquaces, dénaturent constamment les nouvelles qu'ils n'inventent pas de toutes pièces, adopter un prudent laconisme ou même se taire tout à fait en présence d'événements du genre de ceux que nous a offerts récemment l'Espagne. Le pays classique de l'Inquisition vient en effet de dépasser de beaucoup, par l'ingéniosité des moyens de répression, l'Italie et même la Russie : les

tortionnaires de Monjuich ont mis au service de la vindicte des dirigeants une imagination dont on ne pourrait trouver d'équivalent chez les autres peuples de l'Europe. Les procédés mis en œuvre pour arracher des « aveux » aux accusés sont ceux-là même dont usait l'Inquisition, perfectionnés seulement dans quelques détails, grâce aux « progrès incessants de la science »! Entre les inquisiteurs de jadis et les soi-disant juges d'aujourd'hui je ne vois qu'une différence : c'est que ceux-là étaient des fanatiques obéissant à une idée, tandis que ceux-ci — instruments sans conscience, sans volonté propre — agissent sous l'impulsion de l'instinct de conservation qui se manifeste à certains moments dans la masse des bourgeois et des cagots sous sa forme la plus aveugle, la plus bestiale.

L'inefficacité de cette répression brutale est flagrante. Aujourd'hui moins que jamais les persécutions dirigées contre les hommes ont le pouvoir d'arrêter le développement des idées. Toute loi d'exception profite en fin de compte à ceux qu'elle devait amoindrir ; socialistes et anarchistes en ont fait à plusieurs reprises l'expérience. Les représailles féroces exercées par les gouvernements au lendemain des actes de propagande par le fait n'ont point empêché des actes semblables de se produire immédiatement après; bien au contraire, elles ont souvent incité aux vengeances. L'explosion du restaurant Véry a suivi de près l'arrestation

en bloc d'une centaine d'anarchistes ; la bombe lancée au théâtre du Liceo à Barcelone fut une réponse à l'exécution de Pallas, l'auteur de l'attentat contre Martinez Campos.

Les bourgeois eux-mêmes s'aperçoivent sans doute que l'argent jeté à pleine mains par les gouvernements pour surveiller, provoquer, réduire les anarchistes, ne suffit pas à enrayer le mouvement car ils renforcent l'action officielle en tâchant d'influencer constamment l'opinion publique par la parole et par les écrits. Ainsi que je l'ai dit déjà, la Presse est l'instrument de cette contre-propagande, la calomnie en est le moyen. Les journalistes non seulement ne comprennent pas les idées anarchistes, ce qui serait excusable étant donné leur ignorance ordinaire et la nécessaire superficialité de leurs aperçus, mais ils ne veulent pas les comprendre, ils les dénaturent à plaisir. Combien de fois n'avons-nous pas lu que l'anarchie c'était le désordre universel, la complète licence des mœurs, l'anéantissement de la famille, le retour à l'état sauvage? Que de fois avons-nous vu insulter bassement les hommes les plus droits, les plus sincères, les plus purs, par des gens qui avaient roulé dans toutes les boues de la basse presse! Bakounine, que l'on nomme si stupidement « le père de l'anarchie », était, selon les calomniateurs salariés, un espion russe! Tolstoï, dont la vie simple ne donne aucune prise à ces insinuations, a eu le tort de boire du champagne dans sa

jeunesse ! Qu'on se rappelle quelle explosion de vertueuse indignation accueillit les déclarations d'Elisée Reclus expliquant et approuvant la conduite de « voleurs », qui « expropriaient » les bourgeois d'une manière toute désintéressée dans le seul but d'aider matériellement la propagande anarchiste : les plus redoutables proxénètes, les plus audacieux flibustiers du journalisme, les plus éhontés gâcheurs d'affaires malpropres, prirent des airs effarouchés et se découvrirent à cette occasion une pudeur qui jamais jusque là n'avait donné signe de vie ! Les propagandistes par le fait furent encore plus mal traités : d'abord ce furent de vulgaires malfaiteurs, des escarpes, des débauchés ; puis quand un peu de vérité eut filtré et que ces gros mensonges devinrent insoutenables, on tâcha de les faire passer pour des fainéants, des bons à rien, des vaniteux qui ne cherchaient en assassinant qu'à acquérir une gloire de mauvais aloi, à faire parler d'eux. En dernier recours on les déclara fous.

Je ne m'arrêterais pas d'avantage à ce triste argument, n'était qu'il s'est trouvé des hommes, ayant un nom dans la science, pour écrire des livres entiers destinés à faire croire que les anarchistes sont fous et qu'il faut les interner — ce qui revient à les tuer à petit feu par le plus cruel des supplices —. Ces hommes joignent au mensonge l'hypocrisie, car ils prennent des poses de philanthropes et se donnent l'air de ne pas vouloir la mort du

pécheur. Que les théories de Lombroso aient fait du bruit dans le monde savant et aient dû être réfutées prouve surabondamment que l'amour de la médiocrité, la haine de tout ce qui s'élève et se distingue, a pénétré même dans ce soi-disant « temple de la science », que les modernes prétendent avoir élevé. Jamais peut-être une théorie aussi erronée, aussi insoutenable au point de vue scientifique n'a été émise que celle qui considère le « *Durchschnittsmensch* », l' « homme moyen » comme seul sain, et prétend écarter comme malade de la société quiconque diffère notablement de ce type schématique. En vérité cette théorie est aujourd'hui déjà abandonnée de tous les esprits sincères dont les facultés critiques ne sont pas totalement éteintes. Quoiqu'il en soit, la bourgeoisie s'est porté le coup suprême en renonçant, dans ce domaine scientifique dont elle se croit maîtresse, à la droite et pure recherche de la vérité, et en abjurant ce principe du libre examen qui seul justifiait encore son existence.

V. LA PROPAGANDE.

—

En dehors des époques de révolution, l'action individuelle est pour les anarchistes la plus importante. Ils diffèrent essentiellement par là de tous ceux qui s'enrégimentent dans un parti quelconque, et tout spécialement des socialistes légalitaires. Chez ceux-ci l'action d'ensemble résorbe totalement l'action individuelle : même quand un individu agit seul il agit par ordre du parti, non par initiative personnelle. L'homme public demeure distinct de l'homme privé : il arrive que les actes de celui-ci contredisent les paroles de celui-là. L'anarchiste ne croit pas que la question sociale se réduise à une question économique et qu'il soit possible de la résoudre en réalisant d'autorité un certain nombre de réformes : son idée à lui embrasse toute la vie et fait corps avec lui-même : quelles que soient ses occupations, — d'ouvrier. d'artiste, ou de savant, — elle rayonnera à travers ses paroles, ses écrits, son œuvre ; il est anarchiste aussi bien dans sa maison que sur la place publique, il sait qu'on agit, même sans haranguer la foule et sans voter ; il entraîne peut-être autant d'hommes par l'exemple de sa vie qu'il en convainc par la force de ses arguments.

Le désir de donner une unité à ses conceptions, une direction à sa conduite, le souci de l'harmonie intime qui existent naturellement

chez l'anarchiste, sont éminemment propres à former le caractère. L'homme d'accord avec lui-même et conscient des rapports entre ses idées sera dans l'action prompt et ferme. Les évènements ne le prendront pas au dépourvu : même dans les circonstances imprévues, il sentira aussitôt ce qu'il doit faire. C'est seulement entre de pareils hommes qu'une vraie coopération est possible : ils s'associent volontairement avec pleine connaissance du but à poursuivre ; point de subordination de l'un à l'autre, par suite point de déperdition de forces.

Les groupements anarchistes ne présentent pas le caractère factice des « sociétés » ou des « cercles » ayant un comité, un règlement, un programme : les gens qui font partie de tels cercles y sont entrés le plus souvent par sympathie pour les tendances qu'ils représentent ; l'acte d'adhésion aux statuts n'est guère pour eux qu'une formalité, le programme qu'ils s'engagent à défendre contient bien plus de vagues désiderata que de propositions précises ; aussi reste-t-il lettre morte et ces sociétés constituent-elles surtout un champ d'exercices pour ceux qui aspirent à pénétrer dans des assemblées dont le pouvoir est plus effectif. Les anarchistes au contraire s'unissent dans des circonstances déterminées, lorsque, pour atteindre un but donné, l'action commune est indispensable ; ils ne prennent point d'engagement d'une portée générale à échéance indéfinie.

Etant d'accord sur les fins, ils n'ont plus qu'à discuter les moyens, et dans un tel cas la discussion peut être fructueuse, car elle a une base fixe et porte sur un objet circonscrit.

Au point de vue propre de la propagande — je laisse donc de côté la coopération pour la production ou pour la consommation, laquelle peut revêtir un caractère anarchiste et contribuer indirectement à la propagande des idées — l'action commune est aujourd'hui assez restreinte : elle est utile aux heures où les esprits sont agités, où la crise devient plus aigüe, en temps d'élection pour favoriser l'abstention et dévoiler les trucs des politiciens, en temps de grève pour organiser la résistance et empêcher les socialistes légalitaires de détourner le mouvement spontané des travailleurs. D'autre part les journaux et les revues anarchistes forment des centres naturels d'association qui aideront au ralliement le jour où, une révolution éclatant, une véritable action en masse deviendra nécessaire.

Il est impossible de parler théoriquement de la propagande anarchiste : il s'agit d'une chose vivante en voie de développement, d'une chose multiforme et complexe qui échappe à tout essai de schématisation. Un parti discipliné agit en mesure et selon des formes fixes : il se donne ainsi une apparence d'unité. Cette unité est purement factice : la discipline use de liens artificiels, elle contraint, et la contrainte ne produit qu'une fausse unité. L'unité vraie

est spontanée, naturelle, organique : on ne la constitue pas, elle se constitue. Déjà à l'heure qu'il est il y a plus de solidarité réelle entre les anarchistes qu'entre les socialistes autoritaires : les anarchistes se reconnaissent très bien les uns les autres, où que ce soit, sans être affiliés à une fédération quelconque !

C'est contre l'armée que la propagande anarchiste peut agir de la manière la plus immédiate et la plus visiblement efficace. L'on ne croit plus guère aujourd'hui que l'armée soit destinée à défendre le peuple des attaques de l'ennemi du dehors, de « l'étranger » : la plupart des ouvriers se rendent compte que tous leurs intérêts les rapprochent bien plus des ouvriers des autres pays que des capitalistes de leur « patrie » : aussi cherchent-ils à s'unir par dessus les frontières. Et pourtant ils sont nombreux encore les malheureux, trop affamés pour être conscients, les naïfs que l'on trompe sur leur véritable situation, que l'on enivre de patriotisme à force de mots et de bruit. On ne répètera jamais assez, toute évidente qu'elle soit, cette vérité que l'armée est aujourd'hui destinée à défendre les institutions bourgeoises à dompter le peuple par le peuple. (1) Nos lois reçoivent leur sanction non de la conscience des individus, mais de la force des armes. Sans l'agent de police, le gendarme, le soldat, le

(1) Les questions concernant le vrai rôle de l'armée et la signification du patriotisme sont traitées de la manière la plus nette par Tolstoï dans le *Salut est en vous* et dans l'*Esprit chrétien et le Patriotisme*.

code serait lettre morte. Voyez l'armée parader les jours de fête : qui salue-t-elle ? devant qui doit-elle s'incliner ? Devant des rois, des ministres, des diplomates, des archevêques, tous symboles de l'Etat bourgeois ! Voyez les soldats que l'on discipline pour anéantir en eux toute initiative, toute volonté, pour en faire des instruments, des machines à tuer, et non comme on le prétend des hommes capables de défendre leur indépendance ! Voyez les enfants à qui on parle sans cesse de gloire militaire, d'héroïsme guerrier et que l'on abrutit de rengaines patriotiques, à l'âge où ils sont sans défense et éminemment suggestibles ! Considérez avec quelle impudence ment l'histoire officielle ! et vous reconnaîtrez à quoi sert l'armée et ce que dissimule le mot patriotisme ! Mais vous n'aurez plus aucun doute à cet égard lorsqu'une grève éclatera et que vous verrez le gouvernement s'empresser d'envoyer des soldats en grand nombre pour protéger les propriétés des patrons influents et des directeurs, et pour tenter de réduire par la peur les grévistes. Aujourd'hui la moindre manifestation ouvrière sert de prétexte à de ridicules déploiements de force armée : il est à noter que c'est précisément dans les pays où l'arbitraire gouvernemental est sans limites, où les abus de pouvoir ne se comptent plus, que la contrainte militaire, la provocation et la répression violentes, s'exercent de la manière la plus féroce. D'autre part la politique coloniale n'a-t-

elle pas pour principal but de détourner l'attention publique des misères intérieures, de retarder, en promettant menteusement des trésors à conquérir, le dénoûment de la crise, d'habituer enfin le soldat au mépris de la vie humaine, à toutes les brutalités du carnage ? Il ne suffit pas d'invoquer de simples motifs économiques pour expliquer les luttes que la plupart des Etats de l'Europe ont engagées en Afrique. La guerre des Italiens contre les Abyssins est au point de vue économique une entreprise absurde : elle coûte énormément, ne rapporte rien et ne fait que précipiter la débâcle financière. Mais un gouvernement où se trouvent encore les fondateurs de l'unité italienne, et qui a pour chef le fils du premier roi d'Italie, devait nécessairement s'engager dans une pareille guerre : la bourgeoisie après avoir créé l'*Italie* politiquement une, n'a plus qu'un souci, celui de faire briller cette abstraction, ce titre, ce *mot :* elle veut persuader au peuple qu'à ce *mot* correspond une réalité vivante ; elle veut qu'on parle de l'Italie grande puissance, de l'Italie nation colonisatrice, et la vanité est désormais son seul mobile d'action. Le peuple, très sensuel de nature, et inconscient encore, s'est laissé prendre aux paroles, au clinquant, aux oripeaux, et les soldats s'en sont allés se faire tuer ou se corrompre là-bas !

Si même les causes premières des guerres actuelles sont d'ordre économique, ces causes

ne peuvent agir que dans certaines conditions, grâce à certains moyens : pourquoi nous attaquer à ces causes, alors qu'il nous est bien plus aisé de modifier ces conditions, de supprimer ces moyens? Les socialistes autoritaires semblent toujours oublier que l'homme a une conscience et une volonté et que sa réaction aux influences extérieures n'a pas la simple forme d'un réflexe. Le jour où un grand nombre d'esprits auront une notion exacte du vrai rôle de l'armée et sauront l'inanité de ce qu'on appelle aujourd'hui patriotisme, non seulement les soldats refuseront de tirer sur leurs frères mais les jeunes gens refuseront de se laisser enrôler et de prendre les armes. Ce jour là toute organisation autoritaire deviendra impossible, et la société de droit divin, la société transcendentale fondée sur des principes ou sur des dogmes quels qu'ils soient — fût-ce celui de la souveraineté du peuple — sera morte!

Les gouvernants le sentent si bien qu'ils ne redoutent rien tant que la propagande dans l'armée, et qu'ils punissent avec une extrême rigueur quiconque essaie de détourner les soldats de l'accomplissement de leurs «devoirs militaires». Les circulaires émanant des ministres de la guerre sont édifiantes à cet égard; elles montrent que l'on cherche à isoler le soldat de toute influence extérieure vivifiante, et qu'on ne veut laisser pénétrer jusqu'à lui ni air libre ni idées saines.

Je viens de parler de l'action consciente des anarchistes et de la capacité de leur effort volontaire. Mais de même que dans tout individu il y a une part énorme d'inconscient, dans tout mouvement social il y a un courant souterrain, une force profonde qui nous entraîne irrésistiblement et que nous subissons sans nous en rendre immédiatement compte. En jetant un regard sur le chemin parcouru, nous comprenons qu'un obscur travail se faisait en nous, à notre insu, et que nos plus habiles calculs ne s'appliquaient qu'aux mouvements superficiels. Maintenant aussi il nous reste à regarder un moment en arrière, afin de reconnaître le vrai sens de l'évolution actuelle, afin de pouvoir sentir si réellement le courant profond nous porte.

VI. L'ÉVOLUTION.

—

Le travail scientifique et artistique du dix-neuvième siècle est caractérisé surtout par l'individuation de l'effort : dès que les hommes sentirent que l'ordre qu'ils croyaient divin n'était ni éternel, ni absolu, qu'il les enserrait et que déjà leurs aspirations dépassaient les artificielles limites, ils se mirent a analyser toutes les idées, tous les principes qu'ils avaient jusque là acceptés comme des vérités immuables. Ils reconnurent que toute idée vit, c'est-à-dire naît, se développe, se transforme, meurt, que toute idée est en mouvement. Ils virent qu'en philosophie comme en physique l'immobilité est toujours relative et transitoire, ils se sentirent en communication profonde avec la nature et commencèrent à se retrouver en elle : ils se mirent à l'étudier, mus non par la curiosité de savoir mais par le besoin qu'ils éprouvaient de se comprendre eux-mêmes. Critique des idées, recherche des faits, voilà les tendances prédominantes au dix-neuvième siècle : ce double travail, d'analyse et d'observation, était si considérable, le champ ouvert, librement désormais, aux activités individuelles était si vaste, que tous s'y jetèrent à la débandade, chacun suivant ses convenances personnelles et s'établissant à sa guise sur ce terrain

qui n'avait point de propriétaire et ne pouvait en avoir, puisque l'autorité ne fût point parvenue à s'y implanter avec ses poteaux et ses gendarmes. C'est grâce à la non-intervention de l'autorité, grâce à l'incompressibilité de l'examen que les sciences purent s'étendre et se développer très rapidement; tandis qu'autrefois! les dogmes de l'église ou l'autorité d'Aristote imposaient d'inamovibles bornes au chercheur et qu'il était sacrilège de toucher à certains sujets, aujourd'hui l'on tâche de se rendre compte des faits par soi-même et les vérités sont accessibles à quiconque veut les comprendre : les esprits sur qui le *magister dixit* a encore de l'influence sont des esprits subalternes qui demeurent soumis aux vieilles servitudes : frappés par cela même de stérilité ils ne produisent rien d'effectif et sitôt qu'ils meurent toute trace de leur passage s'efface.

Dans le domaine de l'art, nous trouvons les mêmes tendances individualistes, les mêmes rébellions contre toute idée imposée, contre toute règle décrétée d'autorité : les canons esthétiques, expression d'une conception absolue du beau, furent un à un repris et analysés, et l'on vit qu'ils ne répondaient plus à rien de vivant. L'on comprit que l'art aussi évolue et que ses éléments constants nous sont révélés par l'étude de l'âme humaine, non par les décrets des académies. Au dix-neuvième siècle il y a beaucoup d'écoles — ou mieux de cénacles, — mais point de mouvement d'en-

semble, point de grands courants visibles. Les influences ont été si complexes, si enchevêtrées les relations de peuple à peuple si multiples, les actions et les réactions se sont succédé si rapides au milieu de confuses discussions théoriques, que les artistes les plus géniaux sont demeurés isolés, comme l'on est isolé au milieu d'une foule! et nous apparaissent sans parenté directe, sans descendance viable, — uniques!

Au milieu de cette innombrable activité, au milieu des efforts et de la hâte des individus cherchant à se reconnaître et à devenir autonomes, le rôle utile de l'Etat fut nul. Aucune découverte, aucune invention importante ne dut quoi que ce soit à son intervention. Il fut contraint de suivre l'évolution de tous et de se conformer aux vérités acquises. Comme la puissance du mouvement croissait sans cesse, il essaya de le monopoliser, de créer une science et un art officiels. Les gouvernements se mirent à « accorder leur protection » aux savants, aux artistes, aux inventeurs. L'on institua des concours, l'on distribua des récompenses. D'une part l'on couronna quelques hommes qui n'avaient besoin d'aucune consécration officielle, car ils s'étaient imposés par leur valeur et leur énergie à l'attention publique et occupaient un poste que nul ne songeait à leur disputer. D'autre part la multitude des nullités intrigantes et longanimes tous les gens, doués d'échine naturellement courbes, tous les ânes forts de leur sno[illegible]

entêtement, tous assiégèrent les cabinets ministériels, adorèrent les manequins marqués du cachet de l'autorité, léchèrent les pieds aux messieurs influents, s'inclinèrent même avec respect devant les portiers officiels, et conquirent enfin — bien légitime salaire de leur labeur — les prix et les places! C'est ainsi que l'influence de l'Etat dans l'évolution moderne est devenue décidément obstructionniste. L'immobilisme étant l'un des caractères essentiels de l'Etat, il est naturel que les gouvernements prennent une attitude hostile à l'égard de toute vérité nouvelle qu'ils jugent contraire à l'ordre social, ou susceptible de nuire aux institutions établies. Ce phénomène se présente de la manière la plus frappante en Allemagne, où l'on ne peut exprimer — et surtout enseigner — certaines idées philosophiques que si elles restent dans le domaine de la pure spéculation et n'ont pas de conséquences sociales visibles.

En art la protection officielle s'attacha bien plus exclusivement encore aux médiocrités. L'œuvre d'art ayant, aujourd'hui plus que jamais, un caractère d'autonomie, de création individuelle bien marquée, doit nécessairement paraître révolutionnaire aux conservateurs et en général à tous les *étatistes*. Le véritable artiste est le premier à ressentir les courants profonds qui agitent les âmes, il exprime les aspirations, les désirs informulés des peuples, il a l'intuition de ce que les lèvres n'osent encore murmurer ; son œuvre est toute de sympathie

de communion, d'amour. Les gouvernements ont donc intérêt à dévier chez les hommes le sentiment naturel du beau qui les conduirait droit à de telles œuvres et les aiderait ainsi à se reconnaître, à prendre conscience d'eux-mêmes Consciemment ou inconsciemment ils obéissent à cet intérêt en favorisant ce genre de commerce qui consiste à emprunter les moyens techniques propres aux différents arts dans le but de confectionner certains objets, certains livres offrant assez approximativement l'apparence extérieure de l'œuvre d'art pour tromper quiconque n'a pas une intuition sûre ou une solide éducation en la matière. Autrefois les princes n'étaient pas contraints par les mêmes nécessités : ceux d'entre eux qui étaient hommes de goût pouvaient protéger les vrais artistes, et s'ils ne contribuaient pas directement à l'éclosion de chefs-d'œuvres comme les flatteurs voulaient leur faire croire, ils donnaient du moins aux créateurs de ces œuvres les moyens matériels de se faire connaître et de se développer.

La tendance au protectionnisme dans le domaine économique, tendance qui s'est accentuée dans ces dernières années, dérive également des causes profondes que j'ai tantôt exposées. Le protectionnisme est une systématisation arbitraire des activités individuelles par laquelle les gouvernements cherchent à maintenir les conditions les plus favorables à leur propre existence. Ils ne songent nullement

à favoriser le consommateur-producteur (1), seul élément vital de toute société, mais bien à veiller aux intérêts des puissants qui les soutiennent, à cultiver le chauvinisme et multiplier les antagonismes entre les peuples afin de les empêcher de se rapprocher et de se comprendre. Les tarifs protecteurs établis sous prétexte de favoriser l'industrie nationale profitent en réalité aux détenteurs de gros capitaux. Pour ne pas être « tributaire de l'étranger », on est obligé de consommer des produits de qualité inférieure et de prix élevé, alors que les peuples ne demanderaient pas mieux que d'être tributaires les uns des autres, si c'est être tributaires que d'échanger des produits surabondants. Mais ici encore tout a été mis en œuvre pour dissimuler la vérité, pour cacher le fond même de la question.

Le protectionnisme ne s'applique pas seulement au commerce et à l'industrie mais s'étend même aux professions dites libérales. C'est ainsi que, malgré la similitude complète des

(1) Tout producteur est nécessairement consommateur, puisqu'il faut se nourrir pour avoir la force de travailler : cette vérité, tout élémentaire qu'elle soit, semble méconnue aujourd'hui puisque dans le système social actuel, il faut produire pour pouvoir consommer, l'argent, représenté pour l'ouvrier par le salaire payé pour un travail *commandé*, étant le seul moyen *légal* de se procurer la nourriture. En revanche le consommateur n'est pas nécessairement producteur : sans compter les oisifs, il y a dans la société une foule de gens qui servent uniquement d'intermédiaires (*alias* d'obstacles) entre le producteur et le consommateur, ou qui sont censés organiser la production, maintenir l'ordre etc. Leur travail n'est en aucune manière l'expression de leur personnalité et demeure stérile. Il est donc impossible de les considérer socialement comme éléments vitaux, c'est-à-dire liés au fond et non uniquement à la forme sociale.

études dans la plupart des Etats de l'Europe, les diplômes de médecins ne sont guère valables que dans les pays où ils ont été délivrés : le médecin qui désire exercer sa profession dans un autre pays est contraint de solliciter une permission spéciale, de se soumettre à toutes les formalités bureaucratiques d'usage, et le plus souvent de passer un nouvel examen. Cet exemple rend la question éminemment claire : il n'est plus possible ici de prendre pour prétexte l'obligation d'empêcher l'envahissement du marché par un produit étranger ou de protéger l'industrie nationale ; d'autre part on ne peut invoquer le souci de la salubrité publique, les garanties offertes par les différents pays étant, comme je l'ai dit, égales. Il s'agit donc bien de restreindre la concurrence, de favoriser matériellement des gens parqués entre certaines frontières, au détriment de gens parqués entre d'autres frontières, c'est-à-dire de mettre obstacle au rapprochement des peuples, en empêchant les jeunes gens d'aller étudier à l'étranger, en opposant à l'accès des étrangers de véritables droits prohibitifs, en essayant de nationaliser ce qui est par essence un patrimoine commun à tous les hommes. Il en résulte un détriment pour la science, la santé générale l'éducation des esprits, mais les idoles patriotiques sont satisfaites !

Les tendances naturelles du libéralisme sont absolument contraires au protectionnisme : mais ainsi que je l'ai fait remarquer déjà à

plusieurs reprises, le caractère destructif de leurs doctrines empêchait les libéraux de se maintenir sûrement au pouvoir. L'affaiblissement graduel de l'autorité menaçait de conduire à l'anarchie, et pour eux anarchie ne peut signifier que désordre. Par crainte de la confusion, du chaos, du déluge social auquel ils croyaient courir, ils rétrogadèrent et, se reniant eux-mêmes, adorant ce qu'ils avaient brûlé, firent des lois, renforcèrent le pouvoir central, s'engagèrent dans la voie du protectionnisme, qui les achemine vers la monopolisation. L'Etat traverse une phase analogue à celle que traversa l'Eglise il y a trois siècles. La Réforme détermina une contre-réformation religieuse : l'on resserra la discipline ecclésiastique, l'on interprêta plus strictement les dogmes et l'Eglise catholique parut regagner de l'unité, de la cohésion. Mais cette unité n'était plus organique ; cette cohésion était due à des liens artificiels, à la suppression de toute initiative individuelle, à cette soumission passive aux ordres des supérieurs hiérarchiques dont les jésuites ont donné la formule la plus impitoyable. C'est à des moyens aussi factices que l'on recourt aujourd'hui pour rendre à l'Etat l'apparence de la solidité. Mais tandis que l'Eglise était forte encore de la foi d'une multitude d'âmes et qu'elle pouvait concentrer des conceptions qui vivaient, l'Etat n'a maintenant dans les esprits d'autre fondement que l'habitude d'autre soutien que la crainte d'une

révolution, et les moyens que l'on emploie pour l'étançonner sont exclusivement matériels. Qu'il n'espère donc pas prolonger son agonie autant que l'Eglise !

L'Etat moderne porte en lui visiblement la mort. Le fonctionnement même du système social actuel suffit à en déterminer la dissolution Il existe aujourd'hui dans un grand nombre d'ordres de phènomènes économiques, des mouvements progressifs qui tous conduisent plus ou moins rapidement à la destruction du régime que nous subissons. C'est ainsi que les progrès du mécanisme, qui devraient semble-t-il profiter à tous sont, pour les ouvriers une cause de misère. Si le but principal de la production était de satisfaire les besoins de tous, chaque perfectionnement mécanique qui permettrait de produire davantage en employant moins de bras serait salué comme un bienfait par la masse. Mais aujourd'hui, pour consommer il faut acheter, c'est-à-dire payer la marchandise au moyen d'une monnaie de valeur conventionnelle, émise par l'Etat et portant son sceau : cette monnaie à son tour ne vous est pas distribuée, mais vous devez la gagner en vous mettant au service de qui possède le capital et en appliquant votre énergie aux travaux commandés. Dans ces conditions il est de l'intérêt de l'industriel de ne pas produire plus de marchandises qu'il n'en peut vendre : aussi à chaque progrès important du mécanisme, congédie-t-il un certain nombre d'ouvriers, afin

d'éviter la surproduction. Ces ouvriers, pour peu qu'ils soient intelligents, vont grossir la foule des révoltés, car ils comprennent que seuls les vices du système social rendent fatale au plus grand nombre la tendance naturelle, irréfrénable des individus à perfectionner leurs instruments de travail, à inventer.

La misère des paysans et l'improductivité des terres ont également des causes artificielles, dérivant du système capitaliste. Ces causes ressortent évidentes dans les pays de grande propriété comme l'Ecosse et la Sicile. Là quelques richards possèdent d'immenses terres dont ils ne connaissent point les qualités, qu'ils n'ont souvent jamais parcourues. Ils vivent dans les grandes villes et ne se préoccupent guère de leurs propriétés que pour en toucher les revenus : ces revenus sont proportionnellement faibles mais les terres sont si vastes! et puis il est plus commode de recevoir sans aucun dérangement les intérêts, si petits qu'ils soient, que de se lancer dans des entreprises hasardeuses qui exigeraient des capitaux énormes et ne pourraient être rénumératrices qu'après un très grand laps de temps. Aussi ces terres sont-elles transformées en chasses ou affermées à des paysans qui, n'ayant aucune chance d'en devenir propriétaires, n'ont pas de raison de les améliorer, et pratiquent la culture extensive, c'est-à-dire font rendre au sol en une année tout ce qu'il peut rendre, puis l'abandonnent épuisé pour passer à un endroit encore

fertile qu'ils épuisent de même. Les terrains qui ne sont pas de rapport rapide sont ainsi négligés : leur stérilité augmente, En Italie les lieux mêmes ou se trouvaient autrefois les villas de plaisance des Romains sont aujourd'hui arides et désolés par la malaria. L'Etat aurait beau faire exécuter des travaux d'assainissement, cela n'améliorerait en rien la situation : c'est du système d'occupation du sol que le mal dérive. Où que l'on aille, dans les campagnes, on reconnaît que si l'Etat n'intervenait pas pour faire payer ses impôts et entretenir ses soldats, les conditions économiques d'existence du paysan seraient excellentes. Ce ne sont ni les bras, ni la matière première qui manquent et il y a là de quoi nourrir largement tous les malheureux qui chaque année émigrent vers des terres lointaines, lesquelles n'ont d'autre avantage que d'être moins strictement cadastrées.

Contre tant de courants adverses, l'Etat ne peut tenir que par la force brutale. Il doit fatalement suivre une politique militariste de plus en plus outrancière. Il se suicide ainsi sûrement, mais graduellement. La « paix armée » dont nous jouissons en Europe coûte davantage aux peuples d'année en année. Chaque perfectionnement des moyens d'attaque amène un perfectionnement des moyens de défense. L'on ne se bat pas, mais l'on change les fusils et l'on construit de nouveaux forts. Puis il faut prêter un semblant d'activité à tous

ces hommes immobilisés, inutiles à autrui autant qu'à eux-mêmes : on les fait parader et jouer petite guerre, et si ces enfantillages ne suffisent pas à tromper le bon public, l'on va « porter les bienfaits de la civilisation aux races inférieures » autrement dit occuper militairement quelque territoire africain, ce qui permet aux soldats de se divertir un peu et aux brasseurs de sales affaires d'exercer leur lucratif métier sans obstacle sur un terrain encore vierge. Songez aux alliances politiques à la diplomatie, aux réceptions de souverains ; supputez le prix de revient des élans d'enthousiasme patriotique : dites-vous qu'il augmente constamment, car il est nécessaire pour les provoquer d'employer des moyens d'excitation de plus en plus savants et raffinés à mesure que le peuple gagne en conscience et vous comprendrez que les Etats courent à la banqueroute avec une vitesse croissante,

L'Etat est-il capable d'un nouvel avatar? a-t-il la capacité de se transformer au point de s'adapter à l'évolution des esprits? Je n'hésite pas à affirmer que non. L'Etat a pour caractère l'immobilisme; son pouvoir dérive d'une volonté extérieure à l'homme, d'une vérité absolue; ses lois ont pour base des dogmes. L'évolution actuelle tend à rendre l'individu autonome; l'homme aujourd'hui cherche en lui-même ses conditions d'équilibre, il n'accepte d'autres vérités que celles qu'il reconnaît par expérience et celles dont il a l'intuition

directe ; il sent que « il n'y a de vrai que ce qui varie » il se modifie sans cesse : sa caractéristique est le mouvement. L'Etat, pas plus que l'Eglise, ne peut obéir à cette tendance. Ces deux puissances qui sont étroitement liées l'une à l'autre — car la séparation de l'Eglise et de l'Etat est l'une de ces contradictions auxquelles le libéralisme devait nécessairement aboutir — lui sont essentiellement opposées et les apparentes concessions qu'elle lui font sont de simples trompe-l'œil. Toute forme sociale à venir devra laisser à chacun la possibilité de se développer pleinement, devra être fondée dans les esprits et résulter des volontés individuelles. Les groupes sociaux ne seront plus délimités arbitrairement, mais se formeront par le rapprochement spontané des hommes ayant des besoins, des intérêts, des caractères semblables. En tous cas il ne pourra y avoir ni engagement pour la vie, ni inscription d'office, en un mot aucun obstacle qui empêche l'individu de passer quand il lui plaît d'un groupe à un autre. Je n'ai pas besoin de démontrer que ce sont là des conditions incompatibles avec l'existence de l'Etat.

Il serait absurde de prétendre dire avec précision dès aujourd'hui comment fonctionnera la société future. Un trop grand nombre d'éléments du problème nous échappent. Nous pouvons seulement indiquer certaines exigences auxquelles elle devra se conformer. Nous pouvons faire voir ce que les hommes

ont acquis, ce qui vit dans leur pensée, ce qui désormais est inséparable d'eux-mêmes, nous pouvons en induire avec certitude le sens de leur évolution. Le terrain sur lequel nous nous mouvons ici est aussi ferme, que vacillant est celui où se construisent les hypothèses du monde en l'an 2000 ! D'une part une multitude de faits vulgaires, qui tombent sous les yeux chaque jour, révèlent à quiconque se donne la peine de réfléchir, l'existence du courant profond ; d'autre part ce courant se communique à nous par l'œuvre d'art, si directement que nous le sentons vivre et nous emporter avec une irrésistible puissance. J'ai dit tantôt qu'il était impossible d'établir une filiation nette entre les grands artistes de notre siècle ; et pourtant une même force secrète les pousse : le désir, le désir intensifié parfois jusqu'à l'exaspération, le désir d'une chose inconnue qu'ils pressentent et ne peuvent atteindre. Ils sont encore presque tous chrétiens de sentiment, mais le christianisme les oppresse ; ils se débattent et cherchent à se délivrer. Même quand leur œuvre reste entièrement catholique d'inspiration, elle s'égare dans les régions prohibées par l'orthodoxie, s'attache avec passion aux sentiments réprouvés s'imprègne toute du satanisme qu'elle étudie. Aussi l'Eglise est-elle obligée de déconseiller la lecture des quelques écrivains de réelle valeur qui lui sont demeurés fidèles. Chez eux comme chez tous les autres vit l'esprit de révolte, le besoin de

s'affranchir des conventions et des dogmes. L'hostilité déclarée à l'égard de l'opinion publique qui a fait se détourner des préoccupations sociales et s'isoler tant d'artistes de notre siècle, est une manifestation du même besoin de se libérer. Les plus intransigeants esthètes, cloîtrés dans la constante solitude de leur « tour d'ivoire », sont quand même, dans le domaine où ils ont restreint leur activité, des révolutionnaires. Depuis plus de cent ans, chaque « jeune école » signale son apparition en renversant des préjugés, en s'insurgeant contre des règles, en détruisant quelque conception absolue de la beauté. L'on a fait si bien table rase de tout principe esthétique que dans ces dernières années les artistes « novateurs », toujours lancés dans la même direction, ne trouvèrent plus rien à démolir, et, incapables qu'ils étaient de considérer l'art à un point de vue qui ne fût pas purement formel, se livrèrent afin de paraître encore hardis et originaux, aux plus déroutantes extravagances, Aujourd'hui déjà l'on sent approcher la fin du règne des jongleurs de mots, des théoriciens ignares, des mystiques de cabaret, des révélateurs de religions mort-nées. Des hommes ont compris cette vérité simple que pour écrire il faut avoir quelque chose à dire, et que l'on ne peut rien exprimer que l'on n'ait en soi. Ils ont vu qu'il n'y a point de forme absolument belle par elle-même, que toute forme correspond à une image intérieure, à une idée dont elle ne peut-

être abstraite ; ils ont reconquis ce sens profond de l'harmonie qui est un guide plus sûr que toutes les esthétiques. Du même coup ils ont repris pied dans la vie : toutes les aspirations confuses des peuples, tous les espoirs, tous les désirs, tous les élans vibrent en eux. Les voici comme il leur sied, à l'avant-garde, épandant leur amour sur les miséreux, les méprisés, les maudits, clamant à pleine voix les paroles qui se chuchottent dans l'ombre entre amis qui rêvent d'avenir, chantant la vie nouvelle qu'ils sentent éclore et s'épanouir en leur âme annonciatrice.

VII. LA CONSCIENCE.

—

La tendance primordiale de l'homme est de déployer toute ses énergies, de mettre en jeu tous ses organes, de se développer intégralement. L'homme, aussi bien que la plante, cherche à croître en plein air, en pleine lumière. C'est là l'irréductible effort de tout ce qui vit. Jusqu'ici toutes les religions ont regardé cette tendance naturelle comme le péché et l'ont comprimée au nom d'une divinité quelconque, toutes les morales l'ont condamnée et l'ont voulu refouler au profit de principes supérieurs, de lois absolues. Mais malgré cette constante oppression des âmes et malgré que les hommes fussent arrivés à se méconnaître au point de considérer comme une expression de l'esprit du mal chaque impulsion spontanée de leur être, il y eut de tout temps des personnalités trop puissantes pour se laisser contraindre, qui firent éclater tous les obstacles, conventions, ordres, lois, et jaillirent quand même, par dessus les têtes courbées des foules, éclore dans le soleil comme de formidables fleurs de vie. Ce sont eux que la postérité salue du nom de génies. En eux l'humanité se réalise, résume ses efforts

mesure la capacité de ses forces. Maintenant nous les comprenons : ils ont ouvert la voie que nous suivons, car ils sont l'expression vivante de la nature humaine, telle que nous commençons à la reconnaître, dans ce qu'elle a de profond, de vrai, de spontané. Les précurseurs de l'anarchie ce sont eux, plutôt que les bâtisseurs de systèmes et d'utopies que l'on cite généralement comme tels.

Tant que les liens sociaux furent lâches, les relations de peuple à peuple rares, les Etats très différents les uns des autres par les lois et par les mœurs, il fut possible à des individus doués d'une grande force de caractère de vivre à leur guise et de se développer librement. Mais à présent que l'atmosphère sociale est à peu près la même partout, que l'on ne peut échapper en se déplaçant à la tyrannie du système actuel, un individu quelque fort qu'il soit, ne saurait éviter d'être diminué par la contrainte extérieure. La liberté d'un seul dépend de la liberté de tous. Tant que la possibilité de se développer suivant ses propres fins n'existera pas pour tous, elle n'existera pour personne. La crise sociale forme aujourd'hui le fond des préoccupations communes, car tout esprit qui ne s'est pas encore entièrement dispensé de réfléchir sent que là s'agite pour lui une question de vie ou de mort.

Un élément nouveau est entré dans tous les problèmes que nous nous posons au sujet de nous-mêmes, un élément qui en modifie profon-

dément les données. Le travail entier du dix-neuvième siècle peut se résumer dans l'apport de cet élément : la conscience. Son ardente activité scientifique n'a pas eu d'autre mobile premier que le besoin de l'homme de prendre conscience de sa propre constitution et de ses rapports avec la nature. L'homme a reconnu qu'il n'est pas tombé du ciel, qu'il n'est pas un être d'une essence différente des autres êtres, un être isolé, unique. Il reconnaît que les forces qui l'animent sont celles-là mêmes qui animent tout le monde vivant, que la vie qui se développe à ses côtés est semblable à celle qu'il sent en lui ; il regarde à ses pieds ce qui s'élève de la terre, afin de saisir les secrets de son origine; il se retrouve dans la plante qui grandit, dans l'insecte qui s'essore. Les forces de la nature, qui lui apparaissaient autrefois telles que des forces ennemies avec lesquelles il devait être en lutte éternellement, sont l'aliment de sa force et elles n'ont point d'expansion dont son âme ne soit capable.

Le résultat final de ce développement rapide de la conscience, qui a causé la crise actuelle, peut être envisagé à trois points de vue différents.

Au point de vue moral, l'homme qui marchait soutenu par une force extérieure, guidé par des lois, dirigé par une volonté divine, devra trouver en lui-même ses conditions d'équilibre sa loi, sa volonté. Quand il aura reconnu le fond organique commun qui nous permet de

nous entendre et de nous retrouver les uns dans les autres, il pourra développer sa personnalité suivant ses tendances propres,en conservant cette harmonie intime de l'être qui est la source de toute joie.

Au point de vue social, les hommes voient qu'ils ont dépensé leurs forces à des travaux qui les rebutaient, au profit de quelques privilégiés, en croyant obéir à un ordre supérieur. Ils comprennent qu'on les a leurrés en leur représentant comme une vertu le sacrifice d'eux-mêmes. Le peuple, à qui l'on prêche l'abstinence et la résignation afin qu'il se tienne coi, s'est enfin rebellé et manifeste cette volonté de jouir, qui est le signe certain d'une vitalité naissante. Aujourd'hui il réclame *ses droits*, c'est-à-dire qu'il reconnaît encore à quelqu'un le pouvoir de les lui accorder.Bientôt il se sera rendu entièrement compte de sa situation : il saura que sans son concours l'Etat croulerait, que s'il refuse de servir, nul ne pourra l'y contraindre : et il usera de *sa force*.

Au point de vue biologique l'homme s'aperçoit qu'il s'est arbitrairement scindé en deux parties, l'une spirituelle, l'autre corporelle, et qu'en attribuant à la première une importance et une dignité plus grandes, il l'a développée au détriment de la seconde. Il reconnait dans ce fait la cause de sa surexcitabilité nerveuse, du déséquilibre de ses fonctions, de la décadence de sa race. Désormais il rejettera toute distinction entre l'âme et le corps et verra dans

leurs manifestations, une seule série continue de phénomènes. Il ne songera même plus à établir un ordre hiérarchique dans ses sentiments; sa vie sera assez large pour les admettre tous dans leur plénitude. Il n'aura plus honte d'aucun de ses instincts, il n'aura plus peur d'aucune de ses passions, tant il se sentira stable et sûr, pour avoir retrouvé cette unité de l'être qui n'est autre que la santé.

En résumé l'évolution actuelle tend à mettre l'homme en possession de lui-même, à amener la coopération spontanée des individus à rétablir des conditions favorables au développement de l'espèce.

La voie depuis longtemps abandonnée, nous allons la reprendre mais avec un guide sûr qui nous empêchera de nous égarer encore (1). L'homme enfant obéissait à ses impulsions naturelles et pouvait ainsi se développer intégralement. Mais il lui manquait une mesure qui lui permît d'apprécier la valeur relative de ces impulsions; pour peu que l'une d'elles prédominât momentanément, son équilibre intérieur était complètement rompu. Nous deviendrons aussi sincères, aussi directs qu'il l'était; mais malgré la complexité plus grande de notre vie, nous aurons une stabilité qu'il n'avait pas. Car nous avons, pour nous diriger,

(1) Les idées que j'énonce ici sont analogues aux idées développées par Edward Carpenter dans son étude intitulée : » la Civilisation, ses causes, ses remèdes ». (*Société nouvelle*, numéros de décembre 1895, janvier et février 1896).

une connaissance plus vraie de nous-mêmes, et ce sens profond de notre harmonie intime qui sera désormais toute notre conscience morale.

C'est seulement sur des bases aussi solides qu'il nous sera donné de fonder une volonté ferme et suivie,

JACQUES MESNIL.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE DES « TEMPS NOUVEAUX »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question sociale préoccupe les esprits. Depuis les temps les plus reculés le spectacle de la douleur et de l'injustice éveille chez les penseurs le désir de voir s'établir entre les hommes des relations plus justes et plus fraternelles.

Il nous a paru nécessaire de recueillir et de publier des fragments d'auteurs divers, de tous les siècles et de tous les pays, montrant le travail continu des idées de liberté et de fraternité.

Nous ferons naturellement une large place à la littérature contemporaine, dans laquelle nous retrouvons, sous les dénominations modernes, deux principes en présence : celui des réformateurs et socialistes de différentes écoles qui proposent des améliorations partielles, s'appliquant à tel sujet ou à telle catégorie d'individus et préconisant des systèmes de transition, faisant une part à la contrainte ; le principe des anarchistes, conscients ou inconscients, qui, envisageant l'homme en général, constatent que le développement libre et normal de son être est impossible dans la société autoritaire actuelle, et luttent pour l'établissement de rapports sociaux fondés, non sur la routine, l'arbitraire ou la législation, mais sur les lois naturelles de la vie et les données de la science.

BRUXELLES. — Imprimerie de la Bibliothèque des TEMPS NOUVEAUX
51, rue des Eperonniers.

Les compagnons ou amis qui désirent nous rembourser pour les frais encourus ou contribuer plus largement à la propagande sont invités à envoyer l'argent à L'ADMINISTRATION *à Bruxelles, ou 140, Rue Mouffetard, à* PARIS.

Nous autorisons les libraires à vendre cette brochure 10 centimes l'exemplaire